VOLUME, XVIII.—No 25 MONTREAL, DIMANCHE 16 JUILLET 1922

abonnements par la poste

CANADA.. .. .. $2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE.. .. .. $3.00

LE NUMERO.. .. .. 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE : Main 7460

SERVICE DE NUIT :
Administration, Main 5158.
Rédaction, Main 5121.

RÉDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE DES JEUNES

De mieux en mieux, le système !

De mieux en mieux! Le système est simplement renversant — pas pour les gouvernements canadiens — et se perfectionne sans cesse. Ah! ce n'est pas en vain que M. Wilson a aboli la diplomatie secrète dans le monde, et dans un si grand secret que les privilégiés au courant de la chose se comptent sur les doigts de la main, comme les mathématiciens capables de comprendre les théories d'Einstein.

Les anciennes Conférences impériales, du temps de Laurier, vous savez quelles assemblées hermétiques elles étaient et combien il fallait s'esquinter pour en éclairer les recoins sombres! Phénomènes lumineux à côté des Conférences actuelles!

Ces dernières sont pourtant d'ardents foyers de gloire, mais la flamme reste prisonnière à l'intérieur, et aucune lueur ne se réfléchit à l'obscure surface. L'Empire garde jalousement son trésor de feu, et tout ce que nous en pouvons apercevoir, c'est un reflet d'apothéose sur le visage de nos surhommes, globe-trotters infatigables, grands faiseurs de pèlerinages à Londres, "bordenerie" officielle ou simplement officieuse.

M. Lloyd George qui s'y connaît, artificieux artificier des réunions internationales, de Versailles à Gênes, a daigné nous raffermir dans nos sentiments de défiance à l'égard de cette institution chamberlainienne. Au parlement de Westminster, pressé de publier les informations communiquées aux Conférences de 1917 et de 1918, touchant les ressources impériales, excepté, bien entendu, les affaires confidentielles, il a répondu que c'est impossible sans divulguer les débats marqués du sceau du secret.

"Comme on lui demande si de tels renseignements n'ont pas été fournis dans le cas des Conférences antérieures, le premier ministre dit que les Conférences récentes ont assumé un caractère différent. Chaque Conférence successive a ressemblé de plus en plus à une discussion ministérielle sur la politique de l'Empire, et cela a rendu de plus en plus difficile la publication d'une partie des débats. La publication de tous les débats ferait obstacle aux fins mêmes que l'on recherche, l'obtention d'un échange de vues confidentiel entre les Dominions et la mère patrie, au sujet de la politique impériale.

"L'interpellateur a déclaré qu'il est presque impossible d'intéresser à la question le public d'ici et d'outre-mer, si l'on ne révèle pas les faits essentiels.

"M. Lloyd George a répliqué qu'il ne voit pas d'empêchement à la divulgation des faits essentiels, mais il existe une grande différence entre cela et la publication de détails relatifs aux délibérations confidentielles."

Et voilà pourquoi le Canada a contracté une dette de près de deux milliards! Des délibérations à huis clos avec les ministres de Downing Street, quelle conquête nationale! La divulgation des faits essentiels, quelle exorbitante prérogative de notre démocratie! Sur ces sommets escaladés durant la tourmente, qui ose parler du partage des dépouilles ou de notre créance allemande? Haut les coeurs (et non haut le coeur) et vive l'altruisme!

Et voilà pourquoi, aussi, votre fille est muette! Ce charabias de finaud masque un bourrage de crâne vertigineux. Il y a gros à parier que les "faits essentiels" sont enveloppés et enterrés dans le fatras des débats à huis clos. La politique étrangère consiste souvent en projets mûris dans l'ombre, en trames ténébreuses, en intrigues savamment ourdies, du moins en Grande-Bretagne; qu'il s'agisse d'un épisode à la Marie Stuart, de la tragique duplicité dont l'Irlande a été victime, des coalitions antinapoléoniennes, de la déportation des Acadiens, du crime du Transvaal, des menées impérialistes en Egypte, de la lutte sourde contre l'influence française en Orient.

Puisque, de l'aveu même du petit Gallois *dégallisé*, ce sous-sol de la manigance, rideaux tirés et portes closes, doit à jamais bouder la lumière, qui a charge de dégager "les faits essentiels" du pêle-mêle diplomatique? La clique de Downing Street de connivence avec l'opportuniste politicaille des colonies?

Jolie opération qui exige le savoir-faire d'un pickpocket, d'un prestidigitateur ou, pour mieux dire, d'un successeur des Romains, maîtres du monde, trempé dans la foi punique, talon compris! Nous avons pu en goûter tous la magie. Le rapport de la dernière réunion de Londres était si explicite et tellement bourré de "faits essentiels", que tout le monde y a vu du feu. On a arraché un petit bout de vérité, long comme ça, lambeaux par lambeaux, à force de tirer, et je veux être pendu par les soins de l'obligeant et sentimental Ellis, au nom de sa gracieuse Majesté, si le plus fin se doute de ce que M. Meighen a fait à Londres. Je pense qu'il ne le sait pas lui-même. Il faut un long apprentissage à un colonial pour s'orienter, comme un Greenwood, dans les arcanes de la politique britannique.

M. Lloyd George s'est payé la tête des gens, l'autre jour, surtout celle des *bloated colonials*, souvent l'objet de cette flatteuse attention. Depuis quand révèle-t-on les "faits essentiels" en politique étrangère, même sous le règne de Sa Majesté la Démocratie?

Avant 1914, le peuple anglais se faisait mener moutonnièrement par ses chefs, comme les Teutons par le kaiser. La direction de la politique extérieure lui échappait complètement, et au parlement aussi. Le *Foreign Office* tramait tout. De leur propre autorité, les ministres signaient les traités et nouaient les ententes, au nez d'une population enorgueillie de ses *free and democratic institutions*, trésors inconnus de la féodale Allemagne et de la barbare Russie.

Depuis, le kaiserisme et le tsarisme, déracinés par les révolutions, ont été transplantés à Westminster. La guerre y a détruit d'antiques traditions, l'esprit d'indépendance, le sens d'une opposition digne, les droits de la critique. A certains égards, il n'y a plus là-bas de gouvernement responsable. Le parlement est avachi et impuissant. Les ministres sont des autocrates assurés de la réussite de leurs desseins, à condition de ménager certaines susceptibilités, de prévoir et détourner les sautes d'humeur ou les paniques du troupeau.

Il n'y a plus d'experts pour surveiller l'administration à laquelle on accorde un blanc-seing. Le premier ministre vient en Chambre quand cela lui plaît et la fait chanter aux heures de crise. Le gouvernement responsable n'est pas seulement défunt, mais aussi la solidarité ministérielle. Des ministres ou des clans de ministres ont une politique particulière, parfois divergente.

Jamais un premier ministre ou un ministre des relations extérieures n'a renfermé en ses mains hautaines autant de pouvoir qu'un Lloyd George, qu'un lord Curzon, qu'un Balfour. Sans contrôle, ils façonnent les destinées du monde.

Imaginez-vous ce que de pauvres petits politiciens canadiens deviennent dans cette aire, poulets accrochés aux serres des aigles! M. Robert Laird Borden, le plus plat des premiers ministres canadiens, ne s'est pas contenté de travailler à la ruine de son pays, durant son règne, de lui donner un idéal de banqueroutier et de jocrisse, de le courber, pour les autres, sous le joug sanglant de la conscription, de lui faire traîner une longue et lourde chaîne de dettes; il lui a pendu au cou un collier qui l'étranglera de plus en plus, avec les années, au fur et à mesure de sa croissance. Voilà la puissance d'une idée sortie d'une tête écossaise, carrée et dure, de garçon coiffeur!

Cette association des Dominions à la politique étrangère de l'Empire est une diabolique chose. L'impérialisme anglais se vautre dans une débauche de convoitises et de menées devant laquelle pâlissent les bacchanales de l'ambition romaine. En Orient et ailleurs, il joue avec le feu, il se précipite dans les aventures les plus scabreuses. Et les Dominions, folle partie de colin-maillard, pourchassent le danger avec lui, les yeux bandés, sur le bord des abîmes.

Les maîtres de la métropole mettent les domestiques coloniaux au courant de leurs desseins, en quelques heures de "conversation ministérielle", et nos dirigeants, ignorants des choses d'Europe, comme des autres, honorés de la confidence, ne savent qu'opiner du bonnet et plier l'échine. C'est fait. Les Dominions ont approuvé la politique impériale. Ils sont à la merci des fantaisies d'un Curzon, des coups de tête des jungers allemands, des nationalistes turcs, des bolchévistes, de tous les méfaits du hasard. Secret d'Etat: défense d'en souffler mot! Secret facile à garder, car nos ministres ont contracté la louable habitude de signer des traités sans les lire. Les "Canayens" ignorent ainsi la nature exacte de leurs obligations, mais ils savent qu'en tout temps ils peuvent être appelés aux armes. Depuis l'abolition de la diplomatie secrète et l'entier épanouissement de la sacro-sainte démocratie, c'est une merveille qu'on ne cesse d'admirer.

Ah! M. King peut bien se promener à Washington, où il n'ose pas nommer un représentant canadien, c'est-à-dire élargir vraiment l'autonomie coloniale, à la mesure des sacrifices de guerre, et les autres, faire les Georges Dandins contents dans cette lamentable farce des réparations!

Jean LEBRUN.

BILLET DU DIMANCHE

Jolie réputation

On a bien raison de dire que la famille est malade, chez nous. Ou les parents sont des têtes folles, et alors ils ne s'occupent pas de leurs enfants; ou bien ils s'en occupent .....pour les torturer, et alors ce sont des monstres.

Tous les soirs, on lit dans la Presse des faits épouvantables. Pas plus tard que vendredi, cette manchette étalée sur quatre colonnes et trois lignes, affligeait le regard: "Plaintes portées à un officier de justice contre des mauvais traitements infligés à une petite orpheline de l'Annonciation". La veille, il était question d'un père qui maltraitait sa femme et ses enfants à Lanoraie, et l'avant-veille d'un père dénaturé qui avait vendu son enfant à des bohémiens, en échange d'un cheval. Et le martyre de la petite Aurore Gagnon n'est pas encore oublié.

C'est le commencement des révélations. Tout le linge sale des familles s'accrochera désormais sur la corde jaune de l'institution "irrévocablement dévouée aux intérêts canadiens-français et catholiques", sous les trois cent mille yeux luisants et scrutateurs des cent cinquante mille lecteurs de la Commère.

La race canadienne-française va passer pour une race prolifique mais brutale. Ladébauche, des batteurs ou des vendeurs d'enfants, des prêtres anormaux: voilà les types en vedette dans les journaux. Et pendant ce temps-là, la Patrie mène les enfants au cinéma...

Décidément, Gutenberg était une plus fière crapule que Landru.

MARCEL LEVAC.

PROJET DE TRAITÉ POUR M. KING

LA REVISION DE L'ENTENTE RUSH-BAGOT EST UN ENFANTILLAGE. — LA CANALISATION DU ST-LAURENT EST L'AFFAIRE IMPORTANTE.

Après M. Fielding, M. King est allé se balader à Washington. Personne ne s'étonne de ce que son bon ami, M. Gouin, ne l'ait pas accompagné. Le premier ministre cherche, outre-quarante-cinquième, des moyens d'alliance avec les progressistes.

La révision de l'entente Rush-Bagot touchant les armements n'est qu'un prétexte à voyage. Combien au Canada, connaissaient l'existence d'une telle chose? Cependant, cette ignorance a-t-elle empêché les deux parties de respecter l'accord de 1814? Depuis un siècle, fidèles aux conventions arrêtées, les deux voisins ne maintiennent chacun dans les eaux intérieures limitrophes que deux bateaux de pas plus de 100 tonnes et munis de pièces de canons de dix.

Pourquoi invoquer la Conférence de Washington et se mettre en peine de transformer l'entente Rush-Bagot en traité formel? La *Gazette* se moque du premier ministre, et elle a bien raison. "L'accord Rush-Bagot n'est pas mort, dit-elle. Il possède la même force de loi qu'il y a un siècle, il remplit la fin proposée et aucun nouveau pacte ne le renforcerait. Pourquoi ramener la question sur le tapis? Personne au Canada ne songe à conquérir les Etats-Unis par la force des armes (je te crois, Charles), et nous sommes sûrs que personne aux Etats-Unis, ne projette la conquête du Canada. La Conférence de Washington touchant le désarmement a-t-elle tourné la tête au premier ministre, pour qu'il désire conclure un nouveau traité avec nos voisins? Quel désarmement à faire? Un bateau de cent tonnes et un canon de dix? Pareille embarcation et pareille artillerie pourraient servir au chasseur de canards, mais ne constituent sûrement pas une menace importante. Il n'y a rien à désarmer, mais quand M. King rouvre la question des relations Internationale, quand il réveille les chiens qui dorment, il y a danger qu'à la fin des négociations on ne trouve le lion et l'agneau sommeillant paisiblement, — l'agneau dans l'estomac du lion."

La *Gazette*, avec ses chiens qui dorment, est aussi ridicule que William-Lyon avec son amour des "chiffons de papier". La vieille n'a pas toujours eu cette méfiance des Etats-Unis. Durant la guerre, elle approuvait qu'on saignât le Canada à blanc et le mît en banqueroute pour l'Empire et la démocratie, qu'on adoptât la conscription pour faire plaisir à l'Oncle Sam, qu'on collaborât, lion et agneau, avec les puissants voisins. Elle répétait même cette rengaine gasconne sur le Canada qui avait "pris la direction morale de l'Amérique". Politique bien plus dangereuse que la transformation d'une entente en traité!

Ce n'est pas le caractère hasardeux, mais la futilité de la démarche de M. King qu'il faut condamner. Le Dominion a trop de problèmes graves à régler pour s'occuper de pareilles vétilles. Et on aurait cru que les embarras personnels du premier ministre l'empêcheraient de prendre souci des craintes abracadabrantes de "Bobby" Church au sujet des côtes du lac Erié.

Le projet de canalisation du St-Laurent est autrement important que ce chiffon de papier. Au lieu de transformer en traité l'accord Rush-Bagot que M. King obtienne des Américains la renonciation à leurs desseins sur le St-Laurent, par un pacte formel, dûment parafé. Ce n'est pas la disparition de petits bateaux de guerre qui sauvera le Saint-Laurent, mais la volonté de le garder canadien.

Si l'on ne veut pas qu'un jour l'agneau ne repose paisiblement dans les flancs du lion, M. Mackenzie King, élu du "bloc solide" québécois, ferait bien de sermonner sa province natale, tenante de la canalisation, tas de purs et de surpatriotes prêts à vendre le pays et à baisser l'Union Jack pour empir leur poches!

Mais M. Mackenzie King, élu du "bloc solide", plie l'échine devant "bloc solide", plie l'échine, et se met à quatre pattes devant l'Ontario.

Raoul JOURNET.

LA BOUTEILLE NOUS SAUVERA

Le *Canada* voit tout en rouge, M. Hocken tout en jaune, M. Taillon tout en bleu, le créchard repu tout en rose, le poète national tout en vers, le Torontonnien en voyage chez nous, tout en verres, et le Pessimiste, avec un grand P, tout en noir.

Les "habitants", rangés dans cette dernière catégorie, se plaignent sans cesse de la température. A les entendre, la récolte est perdue chaque année. Quand il pleut, il font des neuvaines à la bonne sainte Anne pour qu'il fasse chaud. Une fois exaucés, si le soleil consume la terre, les gens et les bêtes, ils invoquent saint Antoine de Padoue pour retrouver les bons déluges d'autrefois. Je suis mécontent, donc j'existe. Cela tient à l'essence humaine, pétrie d'inquiètes aspirations.

Le Pessimiste frotté de patriotisme lit partout des présages de mort pour la race. Les antiques traditions et les fortes qualités des aïeux nous fuient peu à peu, sans que le progrès matériel nous apporte en compensation une civilisation fine, le goût des arts, le culte des choses de l'esprit. Nous nous américanisons, et déjà la magnifique natalité, secret de notre survivance et de notre influence, commence à décroître. Nous allons dégringoler l'autre versant de la colline, destinés à avancer encore, mais en descendant. Dans un pays qui se développe par l'immigration, ce symptôme inquiétant est plus redoutable que les criailleries annuelles des orangistes.

J'en demeure d'accord et ces doléances sont malheureusement justifiées. Mais de même qu'il suffit d'une absolution pour effacer une mer de péchés, il ne faut parfois qu'un avantage pour pallier mille défaites.

C'est la bouteille, c'est la bouteille qui nous sauvera! Tant que le gouvernement du Québec retirera du commerce des liqueurs un bénéfice de $4,000,974, par année, faisons des pieds de nez aux orangistes. Vive la bouteille! Que de bien l'Etat accomplira avec ce mirobolant surplus! Il commencera d'abord par justifier ce nom de bonnes routes qui parait à l'heure actuelle une ironie de mauvais goût. Ensuite, tout ira comme sur des roulettes. Un peuple doté de bons chemins, c'est un peuple en bonne santé. Hourra pour la bouteille!

Le PERISCOPE.

PICHENETTES

Il a fait chaud, cette semaine. Cela se voit non seulement à la quantité d'eau consommée, mais encore au nombre des "lapsus calami". Un rédacteur de la **Gazette** a écrit que sir Wilfrid Laurier était né dans le comté de Drummond-Arthabaska et un autre a parlé du monument de Jacques-Cartier situé au parc Jeanne-Mance. Le **Star**, de son côté nous a appris la date exacte de la prise de la Bastille : 1770.

Ah! les canicules! A moins qu'il ne faille dire : ah! ces **blokes**! ah! ces **blokes**!

* * *

Tiens! tiens! les libéraux se mêlent de faire chanter M. Sauvé! Ont-ils l'intention d'ajouter le commerce du chantage à celui des liqueurs? On n'a jamais vu un gouvernement avoir le génie des affaires comme le nôtre.

* * *

La "Black Horse" rapporte de jolies dividendes, je vous assure, mais le "black mail" n'est pas bête, aussi.

* * *

La grève des eunuques, à Constantinople, rend perplexe l'équipe de nos partisans à tous crins, cabaleurs, scribes et hâbleurs. Un voyage à Constantinople est tentant. Et puis, les contre-grévistes du métier sont assurés du prix fort. Vous comprenez, n'est pas eunuque qui veut. Mais en vieillissant, on n'aime pas à changer de sérail, on devient casanier.

* * *

C'est une vraie comédie d'observer les journaux par le temps qui court. La **Presse** a fait cette trouvaille : "Il faut que le peuple s'amuse!" Et c'est sa rivale, la **Patrie**, qui exécute le programme. Elle inculque aux enfants le goût du cinéma, en procédant à des distributions gratuites de billets. Ah! la vieille entremetteuse!

La **Presse**, elle, soudain grave, pose au Sherlock Holmes, au justicier, au redresseur de torts, au défenseur du faible, de la veuve et de l'orphelin. Elle démasque les crimes et les fait punir. On a hâte qu'elle fasse arrêter celles qu'on appelle au figuré des "Presse".

La **Patrie** est une pourvoyeuse d'amusements et la **Presse** fait la police. Quand donc le jaunisme poussera-t-il les gazettes en mal de publicité à soudoyer le crime, à organiser le fait divers, pour l'exploiter et le décrire? Des humoristes ont prédit qu'il en viendrait là.

Le zèle professionnel n'a pas de conscience.

Antoine DUCHESNE.

LE JOCRISSE DE L'EMPIRE

C'EST LA GLOIRE DU CANADA, ET LA *PRESSE* Y ATTENTE EN NOUS REPROCHANT UNE NIGAUDE GENEROSITE.

Quelle mouche a piqué la *Presse*? Elle dit des choses, mais des choses à faire rentrer sous terre toutes les bénignes notules coalisées et ratatinées!

D'abord, le moratorium qu'obtiendra l'Allemagne lui inspire cette réflexion qui n'a rien de prudhommesque ou de lapalicien :

"Suivant toute vraisemblance, le Canada peut, dès maintenant, se résigner à l'idée de ne jamais recevoir un sou valant de sa part des réparations dues par l'Allemagne." Il y aura sûrement une panique à la Bourse de Montréal, et les innombrables spéculateurs qui comptaient ériger leur fortune sur notre indemnité se flamberont la cervelle ou chercheront une sépulture au fond du Saint-Laurent. Ma vieille, tu devrais songer davantage aux conséquences désastreuses que l'emploi inconsidéré de ton puissant service d'information peut entrainer!

Bref, la Commère en est venue à la conclusion que le Canada, malgré ses sacrifices comparables à tous les autres, est le seul pays allié qui ne recevra aucune compensation, même pour les pensions militaires.

Et elle ajoute cette réflexion inattendue, sacrilège et blasphématoire: "N'est-ce point en définitive pousser le désintéressement et la générosité jusqu'aux extrêmes limites d'une naïveté qui frise la nigauderie que d'accepter, sans mot dire, sans réclamer, ce rôle de dupe complaisante et résignée?

"Tout bien considéré *et sans discussion possible*, nous sommes entrés en cette guerre *pour un seul motif: pour prêter à la Grande-Bretagne notre appui et remplir ce que nous considérions un impérieux devoir moral.* (Les italiques sont de nous.)

"C'est par pure et unique solidarité impériale que nous avons fait la guerre à l'Allemagne. Tout le reste ne fut qu'accessoire.

"Le droit, la justice et la liberté invoqués pour obtenir le concours de la nation, nous auraient-ils décidés à nous lancer dans cette sanglante et coûteuse aventure, s'ils s'étaient trouvés sous un autre étendard que celui de la Grande-Bretagne?

"On peut, en toute assurance, répondre que non, et d'ailleurs sans que cette négation comporte aucun blâme, car nous n'avons pas mission de chevalier-errant dans le monde pour la défense de ces grands principes."

Et cette profession de foi de l'égoïsme, qui tombe comme une pelletée d'ordure sur la tête de nos "héros" — il est parti, mon soldat, pour défendre sa patrie, — s'étale en première page, dans la chambre la plus luxueuse du Ritz des faits divers, des crimes et des potins, et c'est signé: "La Presse".

Le confrère a fait, à la colonie française, le quatorze juillet, ce double plaisir de lui rappeler que les Canadiens se sont battus uniquement pour l'Angleterre,et d'insinuer que pour ne pas être des jocrisses intégraux ils devraient disputer à la France un morceau des réparations allemandes. Quelque loustic de la boutique se sera chargé de préparer à M. Eugène, député vers Paris, une réception officielle à son arrivée là-bas. Ah! ces familles unies!

Affront à la France et à tous les francophiles kakifiés, casqués, bottés, pensionnés et décorés! De plus, criminelle tentative de corruption de l'âme canadienne! La *Presse* veut nous ravaler au rang de ces pays européens qui portent le nom de patries et ne sont que des charniers de convoitises et d'égoïsme. Ridiculiser le désintéressement et la générosité du Canada, c'est infâme! Et pourquoi cette futile protestation de la onzième heure, au moment où les "réparations" paraissent condamnées, quand tout le monde, jusqu'ici, est resté coi et indifférent, et qu'à l'époque la plus favorable, nos chances de toucher un million d'indemnité étaient moins brillantes que celles d'un *ouananaron* de devenir violoniste virtuose?

Seul, dans le monde, le Canada s'est battu pour des prunes. La *Presse* a trouvé ça admirable, de 1914 à 1922. Qu'elle retourne à Robinson et n'attente pas à l'honneur national! La gloire du Canada, c'est d'être le jocrisse de l'Empire, dans les siècles des siècles. C'est sacré, ça, la commère, on n'y touche pas.

Paul CHARDON.

La Boyne et les orangistes

LA SEULE BATAILLE DE L'HISTOIRE DONT L'IMPORTANCE N'AIT PAS ETE SURFAITE — INTOLERANCE QUEBECOISE — ECOLES SEPAREES

Je trouve qu'on a exagéré l'importance de la bataille de la Marne, surtout pour ce qui regarde le rôle joué par lord French. Ces emballements sont d'ailleurs l'une des curiosités de l'histoire. L'homme poétise les tueries, et des mares de sang dont chaque siècle se couvre il fait une couche royale pour le soleil de la gloire. Le moindre acte de violence devient un épisode d'épopée, et la plus minuscule rixe une affaire mémorable.

Qu'est-ce que l'assassinat d'Abel? On a vu bien d'autres Caïns, depuis. Et les guerres des Israélites contre les Philistins ou autres peuples infidèles? Des jeux d'enfants. Et dire que Josue a dû arrêter le soleil pour vaincre de tels ennemis! Si les commandants des armées alliées en avaient fait autant pour battre l'Allemagne, quelles années de "grande noirceur" aurions nous connues, hein?

Samson, malgré toute sa force, eût peut-être succombé au coup de poing de Dempesy, David ne jouait pas mieux de la harpe que M. Salvi, Salomon n'était qu'un enfant à côté du recorder Semple, Athalie était moins arrogante qu'une étoile de cinéma, et Cléopâtre n'était pas plus "vamp" qu'une multidivorcée. Jésabel était moins coupable que les criminels découverts par la *Presse*, le temple de Salomon n'avait pas le grandiose de Saint-Pierre-de-Rome, les deux Gracchus ne faisaient pas à eux deux un Médéric et Scipion l'Ancien aurait été à peine digne de servir sous Sam Hughes. Cependant, tout cela jouit d'une grande réputation. Mirage historique!

La louve de Romulus, quelle enfantine superstitution! Et ce n'est qu'un trait entre mille. Combien d'autres innombrables blagues bourrent les annales de l'humanité! Les solennelles béquilles de la poésie et de l'éloquence seules tiennent debout des légendes infirmes.

Prenez l'Iliade: une vétille, une guerre de dix ans entre peuplades obscures, quelque chose dans le genre des luttes des Iroquois avec leurs ennemis. Le bonhomme Homère enfle cette aventure, mêle les dieux aux Grecs à peine dégrossis de cette époque, multiplie les tirades, prête un langage noble à ces gens qui juraient comme des hommes de chantier, et à force d'emboucher la trompette épique trompe la postérité entière.

Les faits d'armes des Hellènes, mystification complète. La bataille de Marathon n'est pas comparable à la rixe de foire décrite dans *Le chevalier des Touches*, ce maître roman de chouannerie, et la bataille de Salamine, c'est tout au plus un engagement lilliputien entre canots de pêche. Et les Grecs passent pour les hommes de mesure par excellence, tandis qu'en réalité ce sont les premiers des romantiques, les princes des méridionaux et les patrons de Tartarin de Tarascon.

Ne jetons pas d'ailleurs la pierre aux Grecs; tous les peuples leur ressemblent. La vanité nationale transforme de vulgaires escarmouches en affaires d'importance, et s'efforce de nous faire prendre des tambours pour des lanternes. Anglais, Français, Espagnols, Allemands, Russes, Hollandais et Italiens, sans compter les autres, ont usé et abusé de la crédulité humaine, dupes eux-mêmes de leurs inventions. Les guerres des Espagnols contre les Maures contes de revenants. La guerre des Deux Roses, en Angleterre, combat de fleurs comme on en voit à Nice. Les victoires de Frédéric, quelques roulements de grosse caisse couvrant de leur tonnerre les chevrotements de la flûte royale. Dans l'histoire de France, de Poitiers à Waterloo, je ne vois que faits grossis, d'autant plus qu'au rebours des Anglais, ces bouledogues, les Français ont toujours eu la détestable habitude de faire battre des mercenaires à leur place.

A mon humble avis, il n'y a qu'une bataille non surfaite dans l'histoire, une bataille trop méconnue: celle de la Boyne. La défaite de l'armée franco-jacobite par Guillaume est l'événement principal de l'ère chrétienne. L'écrasement du Stuart Jacques II a sauvé l'Europe. On sait trop ce qu'est la jacquerie, mais on oublie la Boyne. Heureusement que les orangistes sont là et un peu là, de chaque côté de l'Atlantique. Aussi, chaque douze juillet, ces fils aimés du vrai Dieu, encore plus larges d'esprit que de coeur, rappellent à l'humanité oublieuse, et surtout à l'Empire reconnaissant, le souvenir du fait d'armes. Je trouve cette fidélité touchante et souverainement belle. Le provincialisme, l'esprit villageois se complait en de puériles commémorations, s'occupe d'insignifiances comme la fête de Dollard. Il faut une élite comme celle des Jaunes pour hausser nos regards plus haut, au-delà de nos clochers, pour évoquer en notre imagination l'image de la Boyne, fleuve vaste comme le Saint-Laurent et l'Amazone réunis. Abandonnés à nos seules ressources, nous n'atteindrions pas ces hautes pensées. Mais l'esprit souffle de Toronto, surtout le douze juillet.

Le douze juillet, date à jamais mémorable qui ne souffre pas de son voisinage avec le fatidique treize et le tricolore quatorze, il fait généralement chaud. L'enthousiasme de la tribu ardente est cause de ce phénomène, avec la complaisante collaboration du soleil. L'alcool n'y est pour rien, car les frères pratiquent encore plus la tempérance que la tolérance.

Chose curieuse, la température torride qui fait divaguer les autres hommes, rend les orangistes plus raisonnables, aiguise leur esprit, affine leur coup d'oeil et transforme leurs bouches en robinets d'où découle la sagesse. Mercredi, personne n'avait l'illusion de se trouver au pôle Nord, les Jaunes moins que tous les autres; aussi, ont-ils eu des éclairs de génie. De M. Hocken jusqu'à l'humble frère qui frotte le parquet des loges, ils se sont tous surpassés, cette année. J'ai lu les comptes rendus de la première ligne jusqu'à la dernière. C'est un éblouissement.

Le moins doué de la bande et le moins inspiré de la fraternité n'est pas ce pasteur français, maître de l'Ordre dans la région de Montréal. Ce huguenot de marque, homme supérieur, tellement en avance sur la colonie française, qu'il célèbre la fête nationale deux jours avant elle, découvre un péril là où le vulgaire ne voit rien. L'Eglise catholique romaine a mis la main sur la "Canadian Press". Nous aurions dû nous en douter: le pasteur nous ouvre les yeux. Ces détails intimes sur le cuisinier du pape communiqués dernièrement aux journaux trahissent la présence de l'épiscopat dans la boutique. D'ailleurs, cette influence cléricale remonte de loin. Durant la guerre, la "Canadian Press" a été atrocement pro-papale. Un bon averti en vaut deux; nous serons désormais sur nos gardes. M. Homais sera dans des transes mortelles.

Cette dénonciation inattendue aurait suffi à l'éclat d'un bon discours de douze juillet. Mais un pasteur huguenot prodigue sans compter les richesses intellectuelles. Notre homme y est allé d'une autre bombe. Boum! le Québec en sera marqué à jamais. Province intolérante qui viole les droits des protestants! Ah! le bon pasteur ne lui a pas envoyé dire! La persécution que nous infligeons ici à des conciloyens attachés à leur foi déshonore l'humanité. Quand nous déciderons-nous à traiter la minorité protestante comme les autres provinces traitent la minorité catholique et française? Monstres que nous sommes de rester froids, inébranlables, devant de si beaux exemples de générosité et de justice.

Nos gouvernants devraient aller faire un tour dans l'Ulster, pour apprendre la charité chrétienne. Pauvre Ulster sacrifié par M. Lloyd George! Les 113 loges de Toronto ont protesté comme un seul homme, dans une résolution adressée à sir James Craig et au premier ministre anglais, contre ce crime de l'opportunisme, et offert leur sympathie aux loyalistes d'Irlande. C'est affreux, cette éternelle trahison de l'Ulster!

M. Hocken n'était pas à Toronto, et cette ville sera inconsolable d'avoir manqué le plus beau discours de sa carrière. Les yeux ont pris la revanche des oreilles: 8,600 Jaunes, insignes sur la poitrine, bannière au vent, musique en tête, tablier sur le ventre, je suppose, ont défilé dans la Ville Reine, répandant dans ses rues hospitalières ce parfum de xénophilie qui la font adorer des voyageurs.

M. Hocken n'était pas à Toronto, mais à Saint-Thomas qui a recueilli sa parole avec vénération. Le grand maître a dénoncé les écoles séparées, satanique institution qui menace ici l'âme britannique comme l'Etat Libre en Irlande. M. Hocken a parlé avec bon sens bien qu'éloquemment. Ah! il a bien raison de dire qu'il n'y aura pas d'harmonie en ce pays tant que la majorité n'aura pas écrasé la minorité sous ses bottes. Parole profonde!

Ces chers orangistes, il y a des jours où les observateurs leur en veulent de perpétuer sur ce continent les haines religieuses. Il y a

(suite à la page 5)

IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)

JOHN BULL ET COMPAGNIE

Les Anglais auraient vaincu le mouvement de non-coopération aux Indes, mais ils n'ont pas obtenu la coopération du peuple — L'autonomie fiscale — Les Français d'Egypte et l'Angleterre — La politique antifrançaise d'Albion dans tout l'Orient.

Dans le numéro du 23 juin (hebdomadaire), l'envoyé spécial du *Manchester Guardian* dégage ses impressions générales sur ce qu'il a ouï dire, lu et vu à Bombay. "Le gouvernement a vaincu le mouvement gandhiste de non-coopération, dit-il, mais les Anglais n'ont pas avancé d'un pas pour ce qui est d'obtenir la coopération du peuple. Le pays est découragé. Il a perdu confiance dans l'efficacité des tactiques de M. Gandhi. Il ne sera pas facile d'éveiller de nouveau l'enthousiasme pour le vieux programme, peut-être même pour le vieux chef. Mais un bon accueil est réservé à un nouveau programme et (si M. Gandhi se tient a l'écart) à un nouveau chef. La grande majorité de la population n'est pas d'humeur à coopérer."

Les connaissances du correspondant dans le monde politique indien comprenaient autrefois des avocats, des instituteurs et des journalistes. L'homme d'affaires de Bombay lui était inconnu, et il a fait sur lui une profonde impression. C'est un type au sens très pratique, très averti des réalités. Dans cette catégorie, il doit y avoir force *non-coopérateurs*, mais les hommes interviewés étaient tous des *coopérateurs*. Mais leur coopération ne sera pas sans conditions. "Il nous faut l'autonomie fiscale. Il ne doit pas y avoir de nouveaux impôts tant que nous ne "contrôlerons pas la finance, munis de pouvoirs pour économiser à notre guise", exigent-ils.

Il semble que le prochain budget contraindra le gouvernement de l'Inde à choisir entre de nouvelles taxes et une diminution radicale de l'armée, en particulier des troupes britanniques. De sorte que le prochain budget amènera probablement une crise. De plus, personne ne doute que les *non-coopérateurs*, ne puissent, s'ils le voulaient, obtenir une majorité écrasante dans une élection. Le prochain scrutin est fixé à 18 mois. Il y aura alors une nouvelle crise, car il ne paraît pas possible que le pays puisse changer d'opinion d'ici là.

Le représentant du *Manchester Guardian* est l'un de ceux qui croient à la possibilité et à la nécessité pour l'Inde de subir des impôts plus lourds afin de réparer ou de reconstruire sa maison. Mais il doute de rencontrer un seul Indien du même sentiment. Il reconnaît même qu'un surcroit de taxes est un faix pesant pour un pays pauvre comme l'Inde. Inutile d'espérer qu'on persuadera aux indigènes de se plier à ce sacrifice, tant que le tiers des revenus nationaux sera consacré, sans l'assentiment du peuple, au maintien d'une armée partiellement étrangère et entièrement dirigée par l'étranger.

Maintenant, au sujet de l'autonomie en matière fiscale, des droits d'importation, d'accise et sur le coton, tout Indien exprime les vues suivantes: "Aucun pays libre ne rêverait d'établir un droit d'accise sur ses propres manufactures pour empêcher ses propres fabricants de jouir d'un avantage sur ses propres marchés. Voilà à quoi l'Angleterre a contraint l'Inde. Ça été un abus de pouvoir. L'autonomie fiscale s'impose premièrement pour empêcher de pareils abus dans l'avenir. De plus, il faut que nous nous débarrassions du droit sur le coton, quand la situation financière le permettra, et protégions aussi les industries commençantes.

Dit-on aux Indiens que cette attitude entre en conflit avec leur devoir envers l'Empire, ils posent d'abord cette question: "Osez-vous tenir ce langage au Canada et à l'Australie?" Puis, ils ajoutent: "Si, après tout, nous constatons l'opposition de cette conviction avec notre association impériale, alors, nous en sommes peinés, mais cela signifie un adieu à la pensée de l'association avec l'Empire."

Une couple d'Anglais du Lancashire lancés dans l'industrie textile, à Bombay, ont déclaré en interview qu'ils sont hommes du Lancashire jusqu'à la moelle, qu'ils entendent retourner là-bas un jour, que les intérêts du Lancashire sont les leurs, mais qu'ils regardent le point de vue indien comme fondé. Tout immigré du Lancashire serait du même avis au bout de six mois. Il est regrettable qu'en Angleterre on ne comprenne pas mieux la situation. Le récent relèvement des droits sur le coton est un expédient employé par le gouvernement de l'Inde pour obtenir des revenus. Ce n'est pas une mesure de protection sollicitée par l'industrie textile de Bombay. Mais les Indiens à qui on a promis l'autonomie fiscale ont vu rouge en apprenant que le Lancashire voulait intervenir et limiter leurs prérogatives. Quand on ne s'ingère pas dans leurs affaires, ils ne font pas de coups de tête.

Est-ce que le Home Rule amènerait une protection excessive dans l'Inde? Le correspondant ne le croit pas. Actuellement, le pays est tout feu et flammes pour la protection, en partie parce que les industries sont dans l'enfance ou à naître, en partie parce qu'on lui a défendu l'expérience de la protection. Mais une double affirmation qu'on peut faire sans crainte, c'est celle-ci: L'Indien aime le bon marché et il n'est pas très enthousiaste à enrichir son compatriote à ses dépens. Ces deux faits réunis rendent impossible un régime de protection à outrance.

Un gouvernement indien autonome rendrait justice au capital et au commerce anglais, et il n'y a pas de propagande capable de tirer des indigènes de leurs désillusions à l'égard de l'administration britannique, et de changer leur sentiment.

* * *

L'envoyé spécial du *Petit Journal* au Caire écrit: "Malgré leur désir de ce comporter en amis sincères et loyaux de la Grande-Bretagne et, par conséquent, de ne point prendre parti dans la lutte qui met aux prises notre voisine avec les nationalistes égyptiens, les Français établis au Caire, à Alexandrie et le long de la vallée du Nil ne dissimulent pas la vive angoisse qu'ils éprouvent, depuis le 28 février, date à laquelle le gouvernement de Londres publia le document proclamant la suppression du protectorat et stipulant à quelles conditions il reconnait l'indépendance du pays."

La colonie française craint qu'Albion ne *contrôle* la mer Rouge et le canal de Suez, qui est "aussi voie de communication française" (premier point du communiqué de Londres), et s'inquiète aussi du troisième point (protection par l'Angleterre des intérêts étrangers). Faut-il comprendre que citoyens et ressortissants français seront protégés par les autorités britanniques et que le régime des Capitulations a vécu? On espère que le parlement français prendra la même initiative que l'italien et en causera avec Londres.

* * *

Encore plus qu'en Egypte, c'est dans tout le Levant que l'influence française subit la menace de l'Anglais. A ce sujet, M. Saint-Ronan a enregistré dans la *Libre Parole* les "précisions édifiantes d'un témoin", pionnier français de ces régions:

"C'est chose incroyable, m'a-t-il dit, que quatre ans après la fin d'une guerre où Français et Anglais ont combattu pour la défense d'un idéal de justice, cet idéal se trouve bafoué par nos alliés qui sont devenus en pays arabe, kurde et syrien, nos pires ennemis.

"Sans doute faut-il distinguer deux phases dans la politique anglaise en ces pays: la première a vu le règne de l'Anglo-Indien, c'est-à-dire une combinaison qui tentait à faire de la Mésopotamie le satellite de l'empire des Indes. Postes, trésor, armée, fonctionnaires, tout venait de l'Inde. Cette politique aboutit à un échec complet; les Arabes considèrent les Indous comme des païens, ceux-ci adorant plusieurs divinités et non pas un seul Dieu. La prédominance par trop abusive de l'élément indien dans l'administration de la Mésopotamie souleva à tel point les Arabes contre la domination anglaise qu'elle provoqua la grave révolte de 1920 dont la presse française a très peu parlé, les Anglais n'ayant laissé filtrer que le minimum d'informations. Il s'en fallut de très peu que l'armée britannique ne fût engloutie dans un désastre sans précédent. Aussi, après avoir usé de représailles sanglantes, l'Angleterre fit-elle machine en arrière.

"Sir Wilson, qui exerçait l'intérim du haut-commissariat anglais en l'absence de M. Percy Cox, fut déplacé et la politique anglaise en Mésopotamie opéra une brusque volte-face.

"Sir Percy Cox rentra de Perse où il venait de signer le fameux traité anglo-persan qui faisait de l'Irak une colonie anglaise (traité dont les avantages furent sans lendemain, puisque le parlement de Téhéran refusa de l'approuver), reçut de Londres l'ordre d'appliquer les théories du pan-arabisme chères au fameux colonel Lawrence. Ce que sont les idées du colonel Lawrence, vous le savez: il s'agit de renforcer la solidité du royaume du Hedjaz dans l'intention bien arrêtée de faire passer à bref délai sur sa tête le kalifat arraché au sultan de Constantinople; ensuite de créer un certain nombre de royaumes arabes gravitant dans l'orbite du roi du Hedjaz, mais en réalité placés sous le protectorat officiel ou occulte de l'Angleterre. C'est ainsi que l'émir Fayçal fut sacré roi de Mésopotamie à Bagdad, et que son frère Abdallah devint roi de Transjordanie, roi nomade dont la tente est plantée de-çà, de-là dans les contrées situées au sud de notre Syrie, suivant qu'il s'agit d'attaquer tel ou tel point de notre frontière. Fantoches que ces deux frères, marionnettes dont, sinon l'Angleterre, tout au moins le parti colonial anglais tire les ficelles suivant son bon plaisir.

"Fayçal, par exemple, dont vous avez pu lire dans les journaux anglais et français un récit du couronnement fastueux, fut en réalité intronisé dans des circonstances beaucoup moins solennelles. J'étais à Bagdad ce jour-là. Les invitations adressées aux personnages officiels qui devaient assister à la cérémonie indiquaient l'heure de six heures. Or, à 6 heures moins le quart, les portes de l'ancien sérail où Fayçal allait être couronné furent fermées; bon nombre d'invités restèrent dehors. Que virent ceux qui, plus favorisés, avaient eu le temps de pénétrer à l'intérieur du palais? Fayçal, prince arabe, revêtu de l'uniforme de général anglais, écoutant la lecture, faite par sir Percy Cox, d'un message du roi d'Angleterre qui le reconnaissait comme roi de Mésopotamie. Une courte prière avant et après, et c'est au son du "God save the King" que ce roi d'un empire indépendant, entouré d'un cortège d'officiers anglais, regagna ses appartements privés. Quant au trône, que les journaux anglais ont dépeint comme digne d'un sultan des Mille et une nuits, savez-vous en quelle matière précieuse il avait été édifié? En caisses de conserves anglaises; à tel point que nous pûmes apercevoir, au moment où un domestique vint précipitamment le soulever pour l'emporter sur son dos, que la planche du fond portait cette royale inscription: "Whisky black and white".

"Ce souverain d'opérette est encadré de ministres d'opérette, à chacun de ceux-ci étant adjoint un conseiller technique anglais qui, en réalité, est le seul maitre dans chaque département politique. Qu'un ministre veuille faire acte d'indépendance (ce fut le cas de Sai Taleb), sans autre forme de procès le chef de la police anglaise l'invite à monter dans une automobile blindée qui le conduit à Bassorah, d'où on l'embarque pour Ceylan.

"Quant à Abdallah, roi de Transjordanie, qui a soudoyé les assassins maladroits du général Gouraud, sans doute les Anglais affectent de le considérer comme échappant complètement à leur influence, et l'on voit mal ce roi nomade, entouré de ministres et de conseillers techniques anglais, comme son frère Fayçal, ce qui n'empêche pas les Anglais de marque, comme lord Northcliffe ou lord Milner, d'aller faire visite à ce chef de brigands. D'Abdallah, nous n'avons à craindre que des agressions isolées, des raids de pillage, des violations de frontières, mais de Fayçal, tout est à redouter. Quand je dis Fayçal, je veux dire les fonctionnaires anglais qui règnent sous son nom, car bien que Fayçal ne nous aime pas, depuis plusieurs mois déjà, il ne s'est livré à aucune manifestation directe contre nous et je pourrais même vous citer le nom d'un de nos amis à qui il disait récemment: "Que ne me suis-je entendu avec les Français, j'y aurais trouvé plus d'avantages qu'avec les Anglais!"

"La réplique pan-arabe que sir Percy Cox applique sous l'influence directe d'une véritable Egérie: miss Bell, une hardie voyageuse qui a parcouru ces contrées de long en large et qui, parlant à fond l'arabe, a été placée à la tête du bureau arabe, fait litière de nos intérêts.

"Il n'est pas de vexations que, depuis 1920, les Anglais ne fassent subir, en Mésonotamie et au Kurdistan, à l'oeuvre si française de nos missions. Les missionnaires sont la bête noire de toute l'administration anglaise de ces régions, car, qui dit missionnaire français, dit influence française, grâce à la propagation de notre langue. Quelques faits: la confiscation par les Anglais de toute l'installation d'une école d'arts et métiers édifiée par les Carmes à Amara et le refus longtemps prolongé de dédommager ces religieux; à Bagdad la destruction et le pillage des ateliers de travail du bois et de reliure; du musée zoologique et du jardin qui appartenaient au même ordre religieux. A Mossoul, la réquisition pour y loger les nurses d'un hôpital anglais, du séminaire oriental où les dominicains donnaient la formation religieuse aux prêtres syriens et chaldéens parmi lesquels se recrutait le clergé des rites catholiques et ces nationalités. D'ailleurs la méthode est toujours identique: les Anglais veulent-ils nous priver d'une école ou d'un dispensaire, ils décrètent que sur l'emplacement de ces constructions doit passer une rue, et l'école est jetée bas, ou bien, ils réquisitionnent le dispensaire pour y instailer un hôpital militaire qui aurait pu être aménagé dans tout autre édifice.

"Pourquoi, me direz-vous, une telle hostilité contre l'influence française en Mésopotamie? Tout simplement parce qu'à aucun prix ils ne veulent voir croître notre influence dans une contrée qui leur est de plus en plus chère en raison de l'importance de ses gisements de pétrole. Vous n'ignorez pas qu'à Masriez, sur le Kroun, l'Anglo-Persian Co. (dont M. Wilson, disgracié, est devenu le directeur général, avec des appointements triples de ceux qu'il avait précédement) a créé une installation modèle pourvue des machines les plus perfectionnées et dont les pétroles sont conduits par une pipe-line de 37 kilomètres jusqu'à Abadan, sur le Chatt-el-Arab. En vertu des mêmes appétits les Anglais ne veulent à aucun prix nous laisser le Kurdistan où les gisements de pétrole à exploiter sont également des plus importants. Il y a plus grave encore: boycotter nos écoles, notre langue, réquisitionner nos hôpitaux, sont là actes peu chevaleresques de la part d'alliés, mais encourager des bandes d'assassins, favoriser et protéger la formation d'un comité secret tel que "Harez-el-Arab" (Défense des Arabes) que préside Moury Bey, ministre de la guerre de Fayçal, voilà pis que de la déloyauté, voilà de la trahison! Et c'est la passion aveugle du parti colonial anglais qui a fini par l'entrainer là. J'ajoute que le plan anglais vise à un but bien déterminé: nous chasser de la Syrie.

"Je pourrais encore vous entretenir longtemps sur ce sujet, vous parler de l'obligation où se trouvent nos commerçants d'emprunter la voie de navigation "sur bateaux anglais" par Bassorah pour transporter leurs marchandises en Perse; vous narrer le dépôt de ces marchandises "françaises" dans des dépôts de Bassorah sans aviser les destinataires; vous décrire la revente à vil prix, ces marchandises n'étant naturellement réclamées par personne. Je pourrais également vous dire comment tout l'or de la Syrie a été drainé en Mésopotamie, d'où il a pris le chemin de Londres. Ceci m'entrainerait trop loin. Je conclus: les dirigeants du parti colonial anglais, avec la complicité, tout au moins tacite, du gouvernement de Londres, nous ont déclaré dans ce proche Orient une véritable guerre, d'une façon d'abord sournoise puis cyniquement hostile. Espérons que M. Poincaré, ministre des affaires étrangères, saura obtenir du Foreign Office les réparations qui nous sont dues pour les dommages déjà éprouvés et souhaitons que la mentalité des dirigeants anglais dans ces royaumes, arabes seulement de facade, se modifie dans le sens favorable à nos intérêts."

Ernest JUSTEL

Le Devoir vous donne en un an plus de matière à lire, et autrement plus variée, que si vous achetiez cinquante volumes de format ordinaire, à 75 sous chacun. Cela vous coûterait plus de $35. Le Devoir coûte, lui, 50 sous par mois, $6 par année.

Pages d'hier

Léon Bourgeois, maçon

L'importance du rôle que les circonstances et le savoir-faire ont donné à M. Léon Bourgeois, lui valut, il y a quelques années, l'honneur d'être portraituré par deux journalistes qui savent se servir de leur plume: MM. Louis Teste et Maurice Talmeyr.

Je lus ces portraits avec curiosité, car, à parler net, je ne me figurais pas qu'un écrivain pour de vrai pût faire un portrait un peu expressif et intéressant du député de la Marne. Il m'apparaissait—il m'apparait encore— comme un politicien délié, mais sans aucun de ces traits originaux qui donnent du relief à une physionomie, qui sont comme la caractéristique et le signe d'une individualité exceptionnelle et hors du commun.

Après avoir lu les esquisses de mes confrères, je m'aperçus que nous étions un peu du même avis. Bourgeois est bien l'être amoral dont parle Talmeyr. Il n'est pas corrompu, il n'est pas cynique; il n'est pas nativement pervers peut-être; il est amoral, c'est-à-dire qu'il est complètement étranger aux principes élevés qui guident les âmes supérieures.

En ceci — et Talmeyr a oublié de le dire— il est bien l'homme de son temps, l'homme de sa génération. Les passagers de ce bateau-là sont un peu dans la situation de certains êtres qui avaient grandi, qui avaient été élevés en pleine Terreur, puis en plein Directoire, et qui répondaient plus tard, lorsqu'on s'étonnait de leur ignorance absolue sur tout ce qui touchait les Vérités éternelles: "Je ne sais pas ce dont vous parlez. Dieu, de mon temps, avait été supprimé. Je n'en ai jamais entendu parler."

Vis-à-vis de la morale, Bourgeois et les hommes de sa promotion sont, à un autre point de vue, dans l'état d'ignorance d'Adam qui ne savait ce qu'était le Bien et le Mal. On pourrait dire de lui ce qu'on disait de Gambetta: "C'est un âge". Il est entré dans la vie publique au moment où toute morale en avait disparu et, sans qu'il semble avoir pris part aux razzias et aux tripotages, il a été imprégné de l'atmosphère qui régnait partout.

C'est le Macon par excellence, non point peut-être parce qu'il a le secret des arrière-Loges, mais parce qu'il représente à merveille le je ne sais quoi d'incolore, de vide, de creux et de spécieux cependant, qui est le fort de la phraséologie maçonnique.

Avez-vous lu des discours d'orateurs de Loges? Il y a là des improvisateurs de tacnias plus extraordinaires que Spuller.

Ces discours se ressemblent tous: les mots y sont à leur place; les idées semblent s'enchainer dans un certain ordre, et, quand vous essayer de tirer quelque chose de ces colonnes de phrases qui se succèdent, vous êtes stupéfaits de ne trouver ni un mot qui vous frappe, ni une idée qui vous arrête, ni un trait d'esprit, ni une belle vision, ni même un blasphème original. Tout cela roule dans un flot de verbosités inutiles, dans un courant de banalités ternes et grises.

Cette littérature donne l'impression de ces viandes que l'on mange dans certains restaurants à la mode où l'on réussit à m'entrainer tous les six mois: viandes molasses, exsangues bien présentées parfois et bien sevies, mais qui ont l'air d'avoir déjà été mangées une fois.

M. Bourgeois a porté ce genre à sa perfection: il en a fait l'instrument de sa fortune politique, et tous les F... de la Chambre se retrouvent là-dedans avec amour et se complaisent à la vue de leur propre néant.

Cette éloquence spéciale est faite à l'image de ces âmes fermées à toute passion généreuse, étrangères à tout ce qui n'est pas la convoitise d'une ambition immédiate, pressée et subalterne, la préoccupation d'un "moi" à pousser hâtivement aux jouissances et aux honneurs.

L'auteur de ces curieuses "Physionomies esquissées d'après la méthode de Ledos nous a crayonné, lui aussi, un Bourgeois. Il nous l'a montré point méchant, accessible, aimable et désireux de plaire en société, mais capable d'être dur à froid, sans remords aucun, si cela devait garantir son repos ou servir ses intérêts personnels.

C'est la marque encore, non point seulement de Bourgeois, mais de tous les politiciens de son équipe. Ils sont incapables de ressentir quelque noble sentiment de pitié humaine, incapables aussi de se hausser à la notion de cette terrible Raison d'Etat qui sacrifie tout au salut ou à la gloire du pays. Comme les damnés que Dante aperçut errants entre le Purgatoire et l'Enfer, ils n'ont ni haine ni amour.

Ils sont à la fois indifférents et implacables, blasés et cruels, sceptiques et féroces par lâcheté, par désir de s'épargner un ennui. Une diversion leur paraît-elle de nature à les tirer d'un embarras ou à leur éviter une contrariété, ils n'hésitent pas à plonger de pauvres diables dans les bas-fonds du Dépôt, à leur faire subir toutes les horreurs des révoltantes promiscuités, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures qui brisent un homme pour la vie. Mais ceci, ils le font sans esprit de vindicte personnelle, sans jouissance particulière de tortionnaire. Une heure auparavant ils se seraient diligemment employés à être agréables ou utiles aux malheureux qu'ils martyrisent, qu'ils forcent à passer des nuits au milieu des fous ou d'agonisants qui râlent.

Le jour même où il avait ordonné l'arrestation de son collègue au Sénat, Trarieux pressait Magnier dans ses bras et lui disait avec des larmes dans la voix: "Cher ami, cher ami, pouvez-vous croire que j'ai la moindre intention de vous causer du chagrin?"

Ce détail me vient de source absolument authentique. Il est ignoble, me direz-vous? Pour vous, peut-être, mais pas pour ce monde-là.

Supposez des hommes comme nous tous, comme Déroulède, comme Delahaye, comme Andrieux, comme Millerloye, comme Barrès, qui avions joué une grosse partie en nous attelant à l'affaire de Panama, qu'avions réussi tout de même à attacher cette casserole au derrière des Opportunistes... On vient nous annoncer que la fille de Baïhaut est mourante et que le prisonnier désire la voir. Sans même nous être entendus, nous aurions immédiatement, si nous avions disposé d'une parcelle de pouvoir, envoyé des ordres pour que ce désir fût réalisé. Les collègues, les camarades, les complices de Baïhaut ont dit: "Non".

Plus tard, Casimir-Perier, qui avait été le témoin, le répondant de Baïhaut dans une affaire d'honneur s'est refusé à abréger d'une heure la captivité de cet infortuné. Etait-ce vertu? Allons donc! Si Baïhaut avait nié, Casimir-Perier, tout en sachant parfaitement à quoi s'en tenir, l'aurait pris pour ministre comme il a pris Raynal et Burdeau.

Le portrait de Bourgeois est donc plus que le portrait d'un homme, c'est ce portrait d'un groupe, le portrait d'un "bateau", comme on dit dans l'argot d'aujourd'hui.

De ce bateau, Bourgeois n'est peut-être ni un des plus vicieux, ni un des plus bêtes; il est l'égal de tous ses compagnons de voyage par une sorte d'égoïsme impitoyable et souriant. Il est comme eux l'homme de tous les A privatifs, l'homme de l'Amoralité, de l'Asensibilité et de l'Athéisme...

Edouard DRUMONT

L'HISTOIRE DE FRANCE

Le neuvième volume de "l'Histoire contemporaine de France", dont M. E. Lavisse dirige la publication, va paraître; un dixième volume suivra, contenant un index général.

Le neuvième volume comprend: "l'Histoire diplomatique de la guerre", par M. Gauvain; "l'Histoire militaire", par M. Bidou; "l'Histoire de l'action de la guerre sur la vie française", par M. Seignobos; une "Conclusion", par M. E. Lavisse. A la fin de la conclusion, M. Lavisse insiste sur la nécessité d'une propagande pacifique dans tous les pays, il marque le grand rôle que peut et doit y jouer la France: "Le monde, dit-il, est habitué depuis longtemps à entendre la France parler dans tous les débats qui intéressent l'humanité; il est habitué à l'écouter pour des raisons qu'il est bon de rappeler ici." Voici ces raisons dans les dernières pages:

La France parle clairement. Un écrivain français met ses idées en leur ordre logique et chaque mot à la place qui lui convient. Il barre les *t* et pointe les *i*. Il veut absolument être compris et, pour cela, commence par bien se comprendre lui-même. "Ce qui n'est pas clair n'est pas français", écrit Rivarol dans le célèbre "Mémoire" sur l'universalité de la langue française que l'académie de Berlin couronna en 1784. Rivarol a dit aussi que l'on croirait que "la langue française s'est formée d'une géométrie toute élémentaire". Il dit même qu'elle procède "de la simple ligne droite".

Notre littérature est raisonnable, ou, pour mieux dire, à fond de raison, rationnelle. Elle exprime le bon sens, le sens commun des peuples.

Notre esprit n'est pas obsédé par des préjugés de race. Nous admettons sans difficulté qu'un homme soit vêtu d'une peau dont la couleur n'est pas celle de la nôtre. Entre nous et cet homme, nous ne mettons pas une distance infranchissable. Nous ne sommes pas "distants". D'autres le sont.

Peut-être notre plus forte passion est-elle l'amour de la justice; dire, chez nous, qu'une chose est injuste, c'est prononcer contre elle une condamnation sans appel. Pour nous, l'oppression des peuples détenus sous le joug étranger est une injustice. Nous la détestons. Nous avons donné, pour libérer ces victimes, de l'or et du sang.

Entre autres défauts, nous avons celui de chercher toujours quelque côté plaisant même dans les choses les plus sérieuses, les plus vénérables. Aussi nous croit-on incapables de sentiments généreux. Que de fois j'ai entendu des étrangers, surtout des Allemands, nous reprocher notre "blague" perpétuelle! Certes, nos tranchées pendant la guerre furent blagueuses. Nos soldats s'esclaffaient devant l'éloquence patriotique des "bourreurs de crânes". Mais, s'ils n'avaient eu, cachés dans leurs coeurs, les plus nobles sentiments, comment auraient-ils supporté la vie infernale où ils n'avaient d'autre distraction que "d'attendre la soupe, le pinard et la mort"?

Notre littérature est de bonne humeur. Montaigne disait: "Je ne fais rien sans gayté." Rabelais, si le rire n'avait pas existé avant lui, l'aurait inventé; il a dit que "rire est le propre de l'homme". Les témoignages étrangers et français sur notre gaieté sont innombrables. Montesquieu a dessiné dans les "Lettres persanes" une charmante esquisse du caractère de notre nation: "Honneur sociable, ouverture de coeur, joie dans la vie, facilité à communiquer nos pensées, nation vive et enjouée, avec cela du courage, de la franchise, un certain point d'honneur." Il sait bien que nous avons des défauts; même il souhaite qu'on ne nous force pas à nous en corriger: "Qu'on ne donne pas un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie. Laissez-lui faire les choses frivoles sérieusement et gaiement les choses sérieuses."

Voilà des raisons pour que la voix de la France soit bien accueillie.

De plus, nous avons le droit de parler avec quelque autorité. Nous sommes la plus ancienne nation de l'Europe; nous avons quinze cents ans d'expérience historique. En tout, nous fûmes des précurseurs. Sur notre sol, au temps du roi Clovis, baptisé par saint Rémi, protecteur et protégé des évêques, loué par le pape, décoré des insignes proconsulaires par l'empereur relégué à Constantinople, s'est opérée la transition, la transaction entre l'empire romain, destructeur de nations, et l'Europe moderne avec ses nations indépendantes.

Quelques siècles plus tard, aucun peuple n'a brillé plus que le nôtre dans la civilisation féodale. Nous sommes par excellence le peuple des croisades, ces "Gesta Dei per Francos, Actes de Dieu par le bras des Français". Nos cathédrales, "opus francigenum, oeuvre française", sont imitées partout; partout nos chansons héroïques ou comiques, sont chantées. Notre langue est parlée par les esprits cultivés de tous pays: plus d'un la préfère à la sienne propre, "parce que la parlure de France est plus délectable et commune à toutes gens". Paris est la capitale intellectuelle de la chrétienté. L'étranger lui envoie des étudiants en foule, et des maitres aussi. Un proverbe disait que le monde est gouverné par trois puissances, la Papauté, l'Empire, le Savoir: il donne pour résidence au Savoir Paris. Presque toutes les universités européennes sont des essaims envolés de notre montagne Sainte-Geneviève. En ces temps-là, le rayonnement de la France fut une splendeur. Et puis, nous donnâmes au monde un modèle exquis de la monorchie chrétienne en la personne de saint Louis, qui disait: "Il ne faut à nul tollir son droit." L'âge féodal a passé; l'ère des monarchies succède; encore un modèle: Louis XIV; il éblouit le monde, l'Allemagne surtout, où même les principicules singent le grand roi. Mais, après cette apogée, la décadence monarchique se précipite. L'esprit novateur et révolutionnaire souffle par le monde, nulle part plus vif qu'en France. Le rayonnement de notre pays est intense comme au moyen âge. Enfin la Révolution française éclate; l'ancien régime s'effondre. Il essaie de se relever en 1815; les gouvernements du dix-neuvième siècle sont réactionnaires; mais l'esprit de la Révolution subsiste; en 1830, en 1848, il combat, et il est vainqueur. Les mouvements de la France se prolongent en Europe. Les peuples "opprimés" espèrent en nous, défenseur des droits des peuples et des individus.

Il importe à la communauté humaine que la France garde l'autorité morale exercée par elle au cours des siècles précédents. Les intérêts matériels menacent d'étouffer la vie morale. Jamais la puissance de l'argent, vieille comme le monde, n'a été plus forte et plus redoutable qu'aujourd'hui. La finance internationale cherche par tous les moyens la satisfaction de ses appétits. En ce moment, des peuples délivrés des vieux jougs cherchent les conditions de leur vie politique nouvelle; la finance n'en a cure. Tel pays possède-t-il du fer, de la houille ou du pétrole? C'est pour elle la seule question importante. Comment s'appelle ce peuple? Quelles sont ses aspirations? Questions oiseuses. Il s'agit de savoir par quel moyen la finance exploitera à son profit les ressources de la région; quand au reste, les indigènes se tireront d'affaire comme ils pourront.

Tous les peuples aiment à gagner de l'argent, la France comme les autres. Mais nous pouvons dire que ce n'est pas notre souci principal; à côté de l'intérêt, nous faisons large place à des idées et à des sentiments. Aujourd'hui comme dans tous les temps, l'activité humaine, conformément à ce qu'on appelle la double nature de l'homme, se répartit entre deux domaines, le spirituel et le temporel, qui furent toujours en conflit. Aujourd'hui le spirituel est en grand péril; nous lui devons notre assistance.

Conduite de la France dans l'après-guerre; maintenir son autorité morale par la propagande en faveur des idées de paix, de justice, d'humanité; travailler de toutes les forces de son esprit; inspirer l'estime et l'affection par le charme de ses arts, la solidité de sa science, le sérieux et la clarté de son enseignement qui attire au pied de nos chaires des milliers d'étudiants de tout pays, comme au temps où la montagne Sainte-Geneviève dominait l'horizon intellectuel de la chrétienté.

Suprême ambition de la France: proposer aux nations le modèle d'une démocratie très libre, en perpétuelle recherche d'une meilleure justice sociale, point troublée par des violences, point égarée par des utopies, raisonnant, raisonnable.

Mais cela que je viens d'écrire, cela que pense le plus grand nombre des Français, n'est-il pas chimère? Notre optimisme n'est-il pas d'une singulière audace? Peut-être cédons-nous à une suggestion de notre profond amour pour notre patrie? Pour ma part, j'ai soigneusement examiné sur ce point ma conscience; elle me permet d'affirmer que je ne suis pas séduit par une illusion.

Certes, le présent est très sombre. Tout est en question et en conflit, races contre races, égoïsmes nationaux contre égoïsmes nationaux, formes sociales contre formes sociales, communisme contre capitalisme. Aucune solution n'apparait nulle part. Mais comment croire qu'un pareil tremblement de toute la terre, accompagné de tant d'éclairs et d'un tel tonnerre, s'apaisera soudain? Attendons-nous à des secousses; prévoyons même la possibilité de quelques catastrophes pour aujourd'hui, pour demain. Reste l'après-demain. Il faudra bien qu'un jour le monde trouve une façon de vivre, qu'un état de choses s'établisse pour durer plus ou moins longtemps. Alors, après le piétinement fébrile, les nations se remettront en route pour une nouvelle étape. Nous avons le droit d'espérer et de croire qu'à l'avant-garde se tiendra la France.

Ernest LAVISSE

Causerie scientifique

Les eaux courantes

Les eaux courantes ont un rôle de premier ordre dans le modelé de la surface. Si l'on excepte quelques régions désertiques, où son rôle est annulé par celui des vents, l'eau est en définitive l'auteur responsable du façonnement général du relief.

Infiltration et ruissellement. — Les précipitations atmosphériques — pluie et neige — sont la source première des eaux courantes. L'infiltration des eaux est en rapport avec la perméabilité des terrains. S'il est imperméable, tel le granite et l'argile, l'eau ruisselle à sa surface. S'il est fait de calcaires fissurés, de matières arénacées, de loess, de terres de transport, de matériaux glaciaires, l'eau pénètre avant et peut cheminer dans le sous-sol. Le ruissellement se produit généralement sur les terrains imperméables et même sur ceux qui sont perméables et dont la pente est raide. Vu que le cheminement de ces eaux est loin d'être égal en vitesse, on peut dire que le régime d'un fleuve dont le bassin est le sol perméable sera plus régulier que celui dont le bassin l'est moins.

Circulation souterraine. — L'eau qui s'est insinuée par gravitation, dans les pores du sol va former de petits filets, des ruisseaux souterrains qui circulent à la manière de ceux que nous voyons à la surface. S'il arrive qu'une couche ou une cloison de roche imperméable arrête la course de ces eaux inférieures, elles se concentrent, s'élèvent comme dans un vase fermé et finissent par atteindre le niveau de la surface et s'y répandre. Lorsque ces filets d'eau intérieurs ne trouvent qu'une issue limitée, elles jaillissent en formant une *source*. La source est la fin d'une circulation souterraine, qui est quelquefois fort longue. Certaines sources ont un volume si considérable qu'elles marquent l'origine d'une rivière.

Dans les pays de sol calcaire il existe des sources qui ne jaillissent que par intermittence. Ce curieux phénomène est attribué à ce que la nappe souterraine dans laquelle se rassemblent les eaux d'infiltration, " communique avec l'extérieur par un canal dont la forme générale est celle d'un siphon". (Niox).

Les eaux de sources arrivent à la surface plus ou moins chargées de substances minérales empruntées aux roches qu'elles ont traversées; ces eaux sont calcaires, sulfureuses, alcalines, ferrugineuses.

Puits artésiens. — Il arrive que les eaux remplissent complètement les canaux et les lacs souterrains. Si on perce les couches de terrains jusqu'à la nappe d'eaux, elles s'élèvent jusqu'au niveau des parties les plus élevées de cette nappe. C'est le puits artésien, ainsi appelé parce que les premiers furent forés en Artois, au XIIe siècle. Le puits de la gare Viger, chemin de fer du Pacifique Canadien à Montréal, a un débit quotidien de 240,000 gallons. Celui de Grenelle (France) fournit la formidable quantité de 850,000 gallons.

Grottes. — Dans leur parcours, parfois considérable, les eaux souterraines opèrent un travail d'érosion d'autant plus actif que la roche renferme des matières solubles; calcaire, magnésie, etc. Par la dissolution de ces substances sous l'action de l'acide carbonique contenue dans l'eau, les fractures de la masse calcaire s'élargissent, il se forme des *grottes*, des galeries souterraines, dont quelques-unes atteignent des dimensions considérables. La grotte du *Mammouth*, dans le Kentucky (E.-U.) couvre par ses ramifications 150 milles carrés. Grottes et rivières souterraines sont nombreuses en Dalmatie, en Herzégovine, dans le Jura et dans les terrains calcaires du midi de la France, ainsi que dans les calcaires carbonifères de l'Irlande.

Lorsque les piliers qui soutiennent une surface minée par les eaux viennent à se rompre, cette surface s'écroule; et les eaux jusque-là souterraines coulent à ciel ouvert, au milieu des débris qui seront peu à peu emportés par elles. De tels affaissements se nomment *dolines* ou *karsts*. Ils déterminent parfois la formation de petits lacs, remarquables par la variabilité de leur niveau.

Si, par ailleurs, le travail de destruction des eaux courantes produit des galeries, il arrive qu'en filtrant à travers le sol jusqu'à l'intérieur de ces grottes, les eaux y abandonnent par évaporation le calcaire dont elles sont chargées. C'est ainsi que se forment les *stalactites*, pendant à la voûte; les *stalagmites*, montant du sol; les *draperies*, tapissant les parois, et les *piliers*, constitués par la jonction des stalactites et des stalagmites. Parfois ces formation finissent par arrêter le creusement et par combler les galeries.

Rivières et fleuves. — C'est la concentration des eaux provenant soit des glaciers, soit des neiges, soit de la pluie, soit des sources qui donne naissance à un cours d'eau permanent. *Rivièrettes, rivières* ou *fleuves* peuvent être alimentés soit par un seul de ces facteurs de ruissellement, soit par plusieurs combinés, ce qui est généralement le cas.

La plupart des grands cours d'eau cheminent jusqu'à la mer. Cependant il s'en trouve qui sont impuissants à percer les barrières naturelles qui les en séparent, ou qui disparaissent de la surface pour couler sous terre, pour se perdre dans les sables assoiffés des déserts, pour s'épuiser sous l'effet d'une évaporation intense.

Parmi les grandes régions privées de tout écoulement vers l'océan il faut citer le Grand-Bassin des Etats-Unis, dont le lac Salé est le centre, les plateaux de l'Asie centrale, de l'Iran et de l'Arabie, les déserts sahariens, les steppes

Pour vous, Mesdames

Le Chant secret

Mon âme, viens, la nuit est un jardin de rêve,
Le soir a respiré les roses jusqu'au coeur.
Les arbres où le lys de la lune s'élève
Enlacent des rameaux d'odorante langueur.

Il faut que l'ombre vienne et ferme les corolles
Pour sentir les parfums qu'a composés le jour.
De même c'est à l'heure où cessent les paroles
Que l'on entend le mieux le secret de l'amour.

Les couleurs qui vêtaient les choses de mensonge
Ont enfin disparu du monde avec le jour,
Maintenant on ne voit, belle ainsi qu'en un songe,
Que la vérité nue et calme du contour.

Pâle d'un long désir le jet d'eau qui s'élance
En étoiles s'effeuille et retombe au ciel pur,
Et le doux rossignol ouvre dans le silence
Un ruisseau de cristal, de tendresse et d'azur.

Charles DORNIER.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

FLEUR DE ST-MICHEL. Elle est naïve, sincère, sensée et pas mal raisonnable. L'imagination favorise la rêverie mais sans nuire au jugement en bonne voie déformation. Le coeur est délicat, bon, affectueux. La volonté est résolue, ferme et assez tenace. Un peu d'inégalité d'humeur, de caprice. L'orgueil est vif et susceptible. Elle a un peu de vanité coquette peu grave. Elle n'est ni étourdie, ni irréfléchie. Les qualités pratiques augmenteront en les exerçant et elle devrait faire une petite ménagère active, soigneuse et un peu routinière.

PIF-PAF. Quelle écriture vilaine! Elle dénote une nature nerveuse, variable, raide et pointue. Une sensibilité très vive, de la générosité, de la franchise, un bon coeur et très peu d'égoïsme. Elle est énergique, active et même agitée, brusque et entêtée: elle contredit trop et discute pour rien et sans douceur. Simplicité qui exclut la vanité et la coquetterie. Elle est indépendante, capable de coups de tête. Elle cache soigneusement son besoin de tendresse et de sympathie, sa sensibilité si délicate, et on dirait qu'elle s'applique à montrer le moins joli côté de sa nature. C'est une enfant: tout va s'équilibrer, se placer, s'assouplir, et elle peut encore avec quelques années devenir très charmante.

MADEMOISELLE CURIEUSE. Une drôle de petite écriture pas formée, lâche, molle, indiquant une nature faible, rebelle à l'effort, désordre, nonchalante, assez indifférente. Elle a un coeur bon et sensible, mais pas de sérieux dans l'esprit ni dans le coeur. L'orgueil est susceptible. Elle est obstinée quelquefois, elle a des promptitudes inattendues, mais elle se laise influencer et "mener" par tous ceux qui veulent s'en donner la peine. Souvent mécontente d'elle et des autres, quelquefois triste ou d'une gaieté bruyante. C'est une enfant, sinon d'âge — que j'ignore,— certainement par l'esprit et le caractère.

FRERE DE L'AIGLE. Il est intelligent, actif et studieux. Il a du talent, beaucoup de goût et du jugement.

Délicat et sensible, il a de la simplicité et une tendresse vive mais retenue et pas du tout démonstrative. Son activité est un peu brouillonne; il est toujours préoccupé et absorbé. Il est sérieux, un peu porté au pessimiste et à la tristesse, mais trop énergique pour ne pas réagir constamment contre cette tendance. Le coeur est excellent, généreux, sincère. Et alors la défiance que je découvre m'étone un peu: c'est rarement un défaut des gens très droits et très simples.

La volonté est énergique, elle a cependant des faiblesses: de la précipitation, d'étranges violences imprévues, une inclination despotique qui s'affirme souvent durement. Si le caractère était aussi calme et pondéré que l'esprit, comme mon correspondant et ses proches y gagneraient. L'esprit a un tour enjoué et spirituel très fin.

Jean DESHAYES.

Lettres étrangères

Les femmes et la tradition française

Pendant la guerre, nous avons vu paraitre chez nos alliés des articles retentissants. des poèmes, des volumes entiers à la louange de la France. Les Français, alors, étaient les sauveurs de l'Europe, voire même de la civilisation, et le peuple héroïque par excellence. Ceux d'entre nous qui avait conservé leur sang-froid se demandaient: Que restera-t-il de tout cela, après la guerre?

Le livre qu'une Américaine, Mrs Florence Leftwich Ravenel, à consacré aux femmes et à la tradition française n'est pas une de ces oeuvres inspirées seulement par le sentiment de ces quelques années où les nations qui voulaient rester libres sentirent le besoin urgent que la France ne périt pas. Quoiqu'il soit tout à l'honneur de notre pays, il reste mesuré, et garde donc toute sa valeur. L'auteur, que nous ne connaissons que par ce livre, nous dit d'être toujours intéressé à la condition des femmes et à la France; il était naturel qu'une Américaine, au moment où son pays entrait dans la lutte à nos côtés, eût l'idée de faire connaitre à ses compatriotes un des traits caractéristiques de notre pays, la place qu'il a toujours laissée prendre aux femmes qui l'ont méritée, et nous ne pouvons que l'en remercier.

Une autre particularité qui recommande ce livre à l'attention des lecteurs des "Débats", c'est l'étude sur Mme Arvède Barine qui a si longtemps étudié ici les problèmes moraux qui passionnent Mrs Ravenel. "Une femme critique des femmes", tel est le titre que celle-ci a mis à son portrait de Mme Arvède Barine. Admirée pour son érudition, pour sa finesse d'esprit, pour le charme de son style, nous ne l'avons jamais vu comprise avec autant de sûreté pour la qualité extraordinaire de son jugement, pour la certitude avec laquelle elle fait sortir des papiers et des lettres, des mensonges et de la poésie, des illusions et des légendes, l'homme ou la femme qui ont réellement vécu. Le don et la compréhension de la vie, ce critique l'avait au point qu'elle a pu écrire la biographie d'Alfred de Musset et la vie de saint François d'Assise, comprendre sainte Thérèse et Sophie Kovalevsky, Peut-être Mrs Ravenel a-t-elle raison de voir avant tout dans Arvède Barine un peintre de femmes. En tout cas ses jugements sur les femmes sont les plus précieux. Quand une femme d'une science et d'une intelligence pareilles nous parle des femmes, ses jugements ont plus de portée que tout ce qu'un homme pourrait écrire.

Mrs Ravenel parait être ce qu'elle a dit qu'était Arvède Barine, une féministe sans illusions. Un enthousiasme excessif pour un âge futur, "la parade avec bannières sur la place, en anticipation des gloires d'une ère nouvelle", cela lui paraît "une faute de goût aussi bien qu'une erreur de jugement".

La donnée même de son livre est remplie de bon sens. Voyons, se dit-elle, dans le pays qui, depuis toujours a fait la plus grande place à la femme, ce que la femme a donné dans le domaine où elle était libre, dans la vie de société et dans la littérature. Elle étudie ainsi George Sand, qui n'a pas été étouffée par la loi de l'homme, puisqu'elle s'est toujours fait sa loi à elle-même, Mme de Staël, l'intellectuelle des salons, Mme de Sévigné qui représente "la grande tradition française", une femme qui a trouvé son génie dans le sentiment maternel, et Mme de la Fayette qu'elle appelle "l'énigme" comme ses contemporains l'appelaient "le brouillard".

Cette dernière étude suffirait à nous montrer avec quelle sûreté Mrs Ravenel sait découvrir ce qui constitue le problème d'une vie. Bien des études ont été consacrées à Mme de la Fayette, mais aucune n'insiste avec autant de pénétration sur le caractère énigmatique de sa vie. On présente séparément, pour ainsi dire, l'auteur de la "Princesse de Clèves", l'amie de Mme de Sévigné et de La Rochefoucauld, et l'auteur de mémoires et de correspondances politiques qui montrent, avec une sécheresse et une abstraction singulières, un goût fâcheux pour l'intrigue. Pourquoi cette femme vertueuse ne vivait-elle pas avec son mari, qu'en avait-elle fait, comment la diplomatie de l'amie de la princesse de Nemours se concilie-t-elle avec sa littérature, ces points d'interrogations se poseront toujours après qu'on aura lu Mrs Ravenel. C'est dire qu'elle a son jugement propre et qu'elle ne s'est pas contentée d'adapter pour le public américain des études françaises sur des femmes peu connues hors de France. Il y a là, partout, une sûreté de critique tout à fait surprenante.

Elle nous étonne particulièrement, quand nous songeons avec quelle difficulté nous sommes compris, quelles approximations singulières sur nos plus grands écrivains se rencontrent encore dans les ouvrages qui parlent de nous, à l'étranger.

Essayons de nous mettre à la place de qui veut nous connaitre. Sans parler de la propagande menée contre nous et qui s'appuie habilement sur nos défauts nationaux, contradictoires, mais malheureusement coexistants, la manie de nous dénigrer et la vanité, notre littérature, souvent ironique et cruelle pour nous, est là depuis des siècles pour faire notre procès, alors que les autres font leur éloge. Cette ironie est souvent peu comprise, et si l'on vient en France, le pays qui se laisse le moins voir, celui ou les actes ressemblent le moins aux paroles, décevra peut-être encore, ne serait-ce que par sa persistance à garder ses secrets. Admirons donc ceux qui ont su nous comprendre et qui, par exemple, ont vu dans l'excès même des sentiments de famille, bien plus que dans leur défaut, une des caractéristiques de la France.

Les deux derniers Essais de Mrs Ravenel traitent en effet de deux sujets qui lui ont permis de montrer la plus délicate sensibilité morale.

L'un d'eux est intitulé "Les filles des femmes célèbres". Mrs Ravenel nous montre en elles comme un appauvrissement, une tristesse secrète comme si leur mère, en devenant illustre, les avait privées de quelque chose qui leur appartint. Dans toutes ces femmes distinguées, Mme de Grignan, Mme Clésinger, fille de George Sand, la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, Mrs Ravenel ne trouve rien de l'épanouissement, de la joie de vivre de leur mères. On dirait qu'elles ont souffert, plus qu'elles de la rançon de la gloire. Une Mme de Grignan se tourne vers la philosophie abstraite, le raisonnement cartésien, seulement peut-être par un sentiment obscur de contradiction, parce que sa mère est un être de sentiment. Elle n'est qu'à moitié mère, parce qu'elle a été trop aimée par sa mère. Il y a dans ces analyses subtiles de caractère un sentiment illogique et vrai qu'une femme seule, peut-être, pouvait rendre.

Dans le chapitre final sur les Femmes de France, nous trouvons encore des traits d'une rare délicatesse.

"Il y a un don de la Française, écrit Mrs Ravenel, que nous commençons seulement à connaitre et à apprécier, son génie incomparable pour la maternité. Non, ne vous moquez pas, vous qui lui avez si souvent reproché, à elle et à sa patrie, la limitation obstinée des familles. Rappelez-vous que ce n'est pas seulement par le nombre que nous comptons, La maternité peut être intensive, peut être cultivée comme un art, et dans cet art la Française est sans rivale. Le tact et la délicatesse de touche, l'intelligence instinctive du coeur des hommes qui l'ont faite pendant des siècles maitresse de la société, elle emploie toutes ces qualités dans ses relations avec son fils. Bien longtemps après que le jeune homme anglais ou américain a échappé à sa mère, jusqu'au moment même où il va mener la vie d'un homme indépendant, l'influence de la mère française sur son fils, en changeant de forme, n'a fait que gagner en ténacité, en subtilité, en force. L'attitude de son fils envers elle prend je ne sais quelle déférence chevaleresque, quelle tendresse protectrice. Il n'est plus question entre ces deux êtres d'autorité ni d'obéissance. Il n'y a plus qu'une profonde sympathie, une intelligence complète, une camaraderie, qui n'ont, sauf naturellement les exceptions individuelles, de parallèles en aucun pays".

Ces réflexions sont inspirées à Mrs Ravenel par ce qu'elle sait des lettres écrites et reçues par nos soldats pendant la grande guerre. Il est consolant, en vérité, pour nous, de voir une Américaine reconnaitre que dans cette grande épreuve les liens de la famille française et en particulier ceux qui unissent les fils et les mères se sont montrés si forts. Ce n'est chez nous, dit-elle encore, ni une conception nouvelle du rôle de la femme, ni une théorie sur sa place dans l'ordre social. C'est instinctivement que les Français lui ont fait une place plus grande que les autres peuples, parce que, plus que les autres, ils subissaient son influence.

Tout cela est vrai, mais comme nous pouvons difficilement le dire nous-mêmes, nous devons avoir d'autant plus de reconnaissance pour le service que nous rendent ceux qui savent ainsi montrer ce que nous avons de meilleur et de plus caché.

Joseph Aynard.
(Le Journal de Débats)

Une anecdote sur Shackleton

Le lieutenant Mawson, qui fut le compagnon de Shackleton, raconte ce trait du célèbre explorateur polaire.

Un jour qu'en compagnie du lieutenant Mawson et de deux autres membres de l'expédition il s'efforçait de franchir une montagne de glace, Mawson, qui l'avait perdu de vue, l'entendit lui dire:

—Vous êtes occupé, Mawson!
—Oui, je le suis.
—Beaucoup?
—Oui, pourquoi?
—C'est que je suis tombé dans une crevasse et je sens que j'enfonce rapidement dans la neige; excusez-moi donc de vous déranger.

Et le lieutenant Mawson déclare qu'il n'admira jamais le grand explorateur autant que ce jour-là.

Conte du dimanche

UN CRI DU COEUR

Aidé de sa femme, Torchu chargeait sur sa carriole des paniers remplis d'oeufs, qu'il allait vendre au marché de Guericourt. Depuis tantôt vingt ans qu'ils vivaient ensemble, ils besognaient toujours ainsi de compagnie, liés indissolublement l'un à l'autre par une égale âpreté au gain et une semblable haine de la dépense: on citait ce ménage comme un modèle.

— Tâche surtout de ne point casser nos oeufs: il y en a pour de l'argent! dit la Torchu à son homme, comme il grimpait sur la voiture.

— Sois tranquille, répliqua Torchu, je mènerai lentement. Seulement faudrait pas que la Grise se bute! Je pars un peu juste; avec sa manie elle me mettrait en retard.

— Satanée bête, grommela la Torchu. Nous l'avons achetée pour une jument et c'est une ânesse!

La Grise, en effet, quand l'envie lui en venait s'arrêtait net au milieu du chemin, arcboutée sur ses quatres jambes, elle demeurait sourde aux injures et insensibles aux coups; pour la faire démarrer, il fallait la tirer par la bride pendant une cinquantaine de mètres; elle reprenait ensuite son allure régulière.

Ce jour-là, Torchu fit route, sans incident, jusqu'au passage à niveau de Blancmesnil, qu'il trouva fermé.

— Eh, mère Lucas, ouvrez-moi! cria-t-il du haut de son siège.

— Pas moyen, m'sieu Torchu, j'attends l'express, répondit la garde-barrière du seuil de sa maisonnette, dans laquelle elle rentra.

Torchu sortit de sa poche sa montre d'acier.

— Qu'est-ce qu'elle me chante, la vieille? se dit-il. Il ne s'amène pas avant trois bonnes minutes son train. C'est plus de temps qu'il n'en est besoin.

D'autorité, il alla pousser les barrières. Puis, remontant sur son siège:

— Hue la Grise!

Mais bien campée dans son attitude familière, la Grise ne bougea point. Torchu la cingla d'abord de la mèche de son fouet. Après quoi, il la frappa du manche. Ce fut en vain.

— La rosse! bougonna-t-il.

Il lui fallut descendre à nouveau et saisir la jument à la bride. Alors, elle se décida à avancer. Mais Torchu ne s'était pas aperçu que l'obstination de la Grise lui avait fait perdre trois minutes; à l'instant précis où, marchant devant elle à reculons, il s'engageait sur le rail, l'express, qui arrivait, le happa et le broya en un clin d'oeil. La Grise d'un écart, se mettait hors d'atteinte, sauvant avec elle, la carriole et son chargement.

Cependant des cultivateurs qui travaillaient aux alentours s'étaient précipités: il y avait, parmi ces témoins du drame, un voisin des Torchu. Ce fut lui qui accepta la pénible mission de prévenir la veuve, aussi doucement que possible.

— Ça va être dur! murmura-t-il; pensez donc! un si bon ménage!

Quand il se présenta, la mère Torchu distribuait des grains à ses poules: Elle le vit qui, immobile à la porte, tournait avec embarras sa casquette dans ses mains; pressentant un malheur, elle accourut:

— Qu'y a-t-il?

— Du courage, mère Torchu: un accident terrible!

Elle hurla avec épouvante:

— Mes oeufs? Cassés, n'est-ce pas?

— Non...

— Alors?

— Le père Torchu...

—Eh ben?...

— Il a été écrasé par le train...

— Bon Dieu, s'écria la Torchu rassérénée, vous m'avez fait peur!

Gabriel TIMMONY.

Les grands musiciens

ROSSINI

Dans cette galerie des maitres de la musique, nous ne voyons le plus souvent apparaitre que des figures toutes pâlies de souffrances. De fait, il est remarquable que presque tous les élus de l'art ont bu, beaucoup à la lie, le calice des amertumes. expiant, semble-t-il, leur supériorité par la douleur.

Cependant, comme à toute règle il est des exceptions, voici que se présente à nous la physionomie à la fois glorieuse et souriante de Rossini, dont la destinée, bien qu'assez accidentée, paraît s'épanouir ailleurs que sur notre terre, tant elle rayonne de bonheur.

Son enfance, à vrai dire, ne fut point bercée dans la soie et le velours. Son père et sa mère, par suite de revers, figuraient, l'un comme musicien, l'autre comme chanteuse, dans une troupe de nomades: ils furent donc obligés de confier le bambin à des amis. Plus tard, après avoir aidé ses parents à vivre en prodiguant dans les églises sa voix vibrante, le petit Joachim entra au lycée de Bologne dans la classe de contrepoint du Père Mattei.

Sous cette direction, il fit de rapides progrès, et dès l'âge de seize ans il composait une cantate: l'intuition de son génie fit le reste.

C'est alors qu'il devint le protégé d'une grande dame, ce qui lui permit de composer des opéras dont plusieurs eurent un grand succès et firent proclamer leur auteur de vingt et un ans un des premiers compositeurs de l'époque.

C'était déjà la renommée; ce fut bientôt le triomphe. Par toute l'Italie, à Naples, à Rome, à Venise, à Milan, Rossini promenait sa jeune gloire, riche d'argent, de beauté, de santé, remplissant les théâtres de ses oeuvres (parmi lesquelles "Othello, le Barbier de Séville, la Cenerenthola, la Dame du Lac") et les villes de ses succès, toujours applaudi, toujours fêté. Rien ne manquait à ses lauriers, pas même les huées des cabales, aussitôt étouffées dans l'acclamation universelle qui montait sans cesse.

Pour être pleinement heureux, autant du moins qu'on peut l'être ici-bas, il n'attendait plus que le mariage, lorsqu'il rencontra à Naples, la Calibran, la célèbre cantatrice. Très vite ils s'éprirent l'un de l'autre et, quelques mois après, se marièrent en Autriche. Quelle féerique lune de miel que la leur, alors que Rossini dirigeait à Vienne la reprise de sa "Zelmira", dont sa femme remplissait le principal rôle! et de quelle indicible union devaient vibrer ces deux âmes dans la beauté de cette musique qu'il avait créée, lui, et qu'elle chantait!

Puis, c'est Londres, c'est Paris... toujours des ruissellements d'or dans une mer de gloire. Etonnez-vous après cela que le maitre fût un convive spirituel, un ami charmant, un joyeux camarade parfois d'une gaieté échevelée d'étudiant.

Lors d'une réception intime à Paris, où, par parenthèse, il fut accueilli comme un prince, tant y avaient fait sensation ses yeux pénétrants, son sourire expressif et ses favoris d'ébène encadrant l'ovale régulier de sa noble et sympathique figure, Rossini s'ingénia à la rendre rien moins que banale. Au milieu du concert, il retira son habit, s'assit... à terre, en face du piano et, dans cette position exceptionnelle, joua et chanta pendant deux heures avec maestria les principaux morceaux de ses opéras; puis, trouvant sans doute cet exercice insuffisamment original, il se mit à imiter les voix de femmes, de chantres, d'animaux, etc. L'auditoire riait aux larmes. Comme vous pensez, on en jasa dans tout Paris. Rossini ne se contentait pas d'exercer son talent d'imitation; il maniait à merveille l'ironie. Plusieurs de ses railleries — et il en était de cruelles — sont demeurées célèbres. Un jour, il était poursuivi dans un salon par un gêneur qui, voulant se faire reconnaitre, lui détaillait leurs anciennes relations:

"Quoi! disait-il, avez-vous oublié ce délicieux macaroni truffé et farci que tant de fois nous avons dégusté ensemble?

— Non pas, répliqua Rossini à ce tableau enchanteur; je me rappelle le macaroni et les truffes parfaitement, mais je ne me souviens pas de vous!"

On a parlé aussi de la paresse du grand musicien. A vrai dire, l'épithète de capricieux lui conviendrait mieux. Il est difficile de traiter d'indolent un homme qui, en deux ans (1816-1818) composa une cantate et sept opéras, dont le "Barbier de Séville" et la "Cenerentola", que quelques-uns regardent comme un chef-d'oeuvre dans le genre comique. le préfèrent même au "Barbier de Séville". A ce sujet se rattache une curieuse anecdote. Un de ses amis trouva un jour Rossini mollement couché sur son lit et écrivant pour la seconde fois le duetto d'un opéra en cours. Dès son arrivée, le compositeur le pria de ramasser des feuillets de musique qui contenaient sa première inspiration et qui étaient tombés sous le lit: il avait préféré refaire le morceau plutôt que d'abandonner sa confortable attitude. Mais il ne faut voir là que le geste d'un grand seigneur qui, ayant laissé échapper un louis, négligerait de se baisser pour le ressaisir.

On sait que Rossini, qui mourut à soixante-seize ans d'une douloureuse maladie, s'endormit sur ses lauriers dans l'opulence et le repos dès l'âge de trente-sept ans. La cause de ce silence persistant, dont il ne sortit que pour produire le "Stabat Mater" et la "Messe Solennelle", est que le compositeur croyant avoir épuisé tous ses moyens d'effet, dédaignait de se renouveler et reculait devant l'invasion du romantisme, dont il ne consentit jamais à subir l'influence. Elle ne justifie pas cependant une telle abdication, et l'on éprouve un sentiment d'étonnement, où se mêle de la désapprobation à l'égard de l'homme qui, comblé de si précieux dons, regarda paisiblement mourir en lui son génie. L'inspiration est une flamme qui, comme jadis celle de l'autel de Vesta, doit brûler sans jamais s'éteindre.

L'oeuvre de Rossini est déjà, il est vrai, fort touffue. Il a laissé un nombre considérable de productions, la plupart malheureusement trop hâtives pour être supérieures. Du moins s'en détachent, dans deux genres opposés, deux incontestables chefs-d'oeuvre: "Le Barbier de Séville et Guillaume Tell."

Le premier, qui triompha non sans peine de l'opéra du même nom de Paisiello, est une pièce très originale, exquise de grâce sémillante et de fantaisie spirituelle; on y cite le fameux air de la calomnie, le grand quintette de l'arrivée et du renvoi de Basile et le terzetto de la tempête.

Quant à "Guillaume Tell", c'est l'oeuvre royale du maitre. Ce grand opéra est aussi remarquable par l'intelligence de la scène et la mise en relief des situations, qu'admirable d'expression dramatique. Qui ne se rappelle l'ouverture merveilleusement évocatrice des régions alpestres, le trio du second acte qui transporta tant de fois les auditeurs, le final si pathétique "Jurons par nos dangers..."? Là, toute la beauté de la Suisse s'épanouit: d'une part, la majesté des glaciers et la fraicheur champêtre des vallées dans le mystère des montagnes; de l'autre la passion de la liberté dans le patriotisme vainqueur.

Parmi les autres productions de Rossini, nées en France, il convient de citer le "Comte Ory", opéra en deux actes plein d'esprit et de diversité; le bel oratorio de "Moïse", où se trouve cette "Prère de Moïse" si large et si puissante, et le magnifique "Stabat Mater" qui fut chanté à ses glorieux obsèques. N'ayons garde d'oublier la "Petite Messe Solennelle", titre trop humble pour ce dernier chant très pur du "cygne de Pesaro", parée d'une harmonie plus savante et où s'atteste l'immuable foi chrétienne du grand artiste.

Rossini a exprimé dans ses oeuvres les sentiments les plus divers, les impressions le plus variées; il a semé à pleines mains les joyaux, sans trop regarder si les strass ne se mêlaient pas aux diamants. Son originalité est d'avoir su, surtout dans "Guillaume Tell", fondre l'école italienne et l'école allemande dans la clarté et la netteté expressif de l'art français, en donnant, dans un bel équilibre, la même importance à l'harmonie et à la mélodie et en encadrant dans une orchestration large, riche et savante, des chants aussi brillants que suaves.

Il possédait du reste, au plus haut degré, toutes les ressources du métier, grâce à sa prodigieuse facilité, et au besoin il en découvrait d'autres (le développement des finales et les répétitions des formules de cadence sont parmi les trouvailles, et "les crescendo de Rossini" sont demeurés célèbres); mais il n'eut pas la passion de l'idéal. Quel dommage que l'illustre musicien n'ait pas donné à son art un essor plus large vers les sommets d'où les Wagner et les Beethoven ont fait jaillir cette lumière surnaturelle qui illumine l'esprit jusqu'à l'éblouissement, qui exalte l'âme jusqu'à l'intuition du divin!

Comment ce grand favorisé de la nature n'éleva-t-il pas plus haut ses inspirations? Peut-être les ailes de son inspiration n'avaient-elles pas assez d'envergure; ou bien peut-être, et ceci nous ramène au début de ces lignes, lui manqua-t-il simplement de souffrir!

ANDRE CHARRY

AU FOYER

PRINCIPES D'HYGIENE ET D'ALIMENTATION.

C'est à la maitresse de maison que revient le soin d'organiser pour la famille, une alimentation saine, propre, substantielle et économique. Mais toutes nos ménagères possèdent-elles les connaissances necessaires pour bien s'acquitter de telles obligations? Malheureusement, bon nombre ignorent les premiers principes qui doivent présider à cette organisation.

Il faut "savoir manger", principe bien exact, et savoir manger, c'est savoir faire un choix judicieux des aliments, afin de se nourrir hygiéniquement, rationnellement, d'une façon agréable et peu coûteuse. Pour en arriver là, il faut que la cuisinière soit familière avec tous "les petits mystères" de la cuisine. Connaissances qui s'acquièrent par l'étude et la pratique.

Une "bonne alimentation", comprise dans toute l'acception du terme, a une influence moralisatrice très puissante au foyer, et c'est pour cette raison qu'il ne faut pas différer de s'instruire sous ce rapport. Des repas bien organisés et soigneusement preparés constituent une véritable attraction pour la famille.

Alors, comment doivent être constitués nos repas? Les légumes devraient en former une partie généreuse de nos repas quotidiens. C'est en eux que l'on trouve les sels minéraux indispensables qui agissent comme tonique sur nos organes. La cellulose ou fibre, la chair des légumes, si l'on peut s'exprimer ainsi, est un véritable balai pour l'intestin dont il stimule énergiquement le travail et constitue le seul remède efficace, au mal général de la constipation habituelle.

Il est bon de manger toute sortes de légumes, afin de fournir à notre corps les différentes matières minérales et les acides qu'ils contiennent.

Certaines légumineuses comme les pois, les fèves, remplacent même la viande; ajoutons-y du bon pain de ménage à la farine naturelle et du miel, nous avons là une nourriture saine, agréable et fort nutritive.

A propos de "pain de ménage" peu de gens apprécient son importance. Trop souvent, l'on considère comme un surcroit de besogne le temps que l'on accorde à sa fabrication. C'est un préjugé qui ne peut tenir avec les méthodes employées de nos jours. En se servant du pétrin mécanique, le pain entre dans la catégorie des aliments qui peuvent être préparés rapidement. Si l'on se conforme scrupuleusement aux instructions données et si l'on emploie des ingrédients de bonne qualité, le résultat est toujours satisfaisant.

Comparons un peu le pain de ménage, fait à la farine naturelle, au pain blanc de nos boulangers.

Le pain à la farine naturelle possède un arome qui excite l'appétit, "l'eau nous en vient à la bouche" tout comme le suc gastrique à l'estomac; c'est dire qu'il se digère très facilement. Sa saveur est exquise. Toutes les qualités du pain blanc résident dans son apparence; on l'a qualifié avec raison, du nom de "gâteau d'empois" du progrès, à cause du peu de principes nutritifs qu'il renferme.

Il satisfait les yeux, toujours avides de beau — mais l'estomac n'a pas d'oeil, il s'accommode de ce qui le nourrit et de ce qu'il digère. Le pain blanc ne révèle qu'un faible arome parfois assez fade; s'il manque de cuisson, il devient très mastique dans la bouche, tandis que le pain de ménage bien cuit est facilement imprégné des sucs de la digestion et se triture aisément avec les dents.

La liste des avantages du pain naturel se prolongerait de beaucoup encore, mais je crois en avoir suffisamment dit pour convaincre les ménagères intelligentes que sont les lectrices de l'Abeille, et les amener à mettre sur leurs tables cet aliment par excellence.

La Goutte D'Or.
(L'Abeille)

Ah! ces hommes!...

—Les hommes sont toujours en retard. J'attends mon mari depuis 5 heures et il est 6 h. 30!!

—A quelle heure aviez-vous rendez-vous?

—A 3 heures!

COMME AU CINEMA...

M. Papavoine allait au cinéma tous les soirs...

Il emmenait sa femme, Pearl, et Charlot, son petit garçon. Films policiers, comédies sentimentales, pellicules documentaires, actualités, bandes comiques, tout le passionnait! Il s'installait au premier rang, près du pianiste, et, l'oeil sur l'écran, avidement, il regardait...

Ce qui devait arriver arriva!

Un jour, Pearl fila avec le pianiste...

—Quel épisode! s'écria M. Papavoine.

Et il se voyait déjà lancé à la poursuite des amants coupables, courant sur l'arête des toits de New-York, sautant, d'un express, dans le Niagara, prenant le pianiste au lasso, s'engouffrant dans des abimes sans fond pour ravoir les lettres accusatrices — comme au cinéma!...

Pour commencer, Papavoine s'affubla d'une barbe postiche, se rendit chez le directeur du Machin-Palace, bâillonna la dactylo, pénétra de force dans le bureau directorial, et, le browning au poing, exigea l'adresse du pianiste — comme au cinéma!...

Le directeur terrorisé la lui donna. Il la lui aurait tout aussi bien donnée par téléphone!

M. Papavoine se rendit donc au domicile du séducteur pour surprendre les coupables. Il enfonça la porte, mais... trop tard! la cage était vide, les oiseaux s'étaient envolés — comme au cinéma!...

M. Papavoine revint chez lui pour embrasser Charlot. Horreur! l'enfant avait disparu! — comme au cinéma!... Au bout de la rue, un taxi s'enfuyait (*fermeture à l'iris*). Les misérables venaient d'enlever l'enfant! M. Papavoine sauta dans un autre taxi... Une poursuite? Oui — comme au cinéma!...

Au bout d'une heure d'un train diabolique, une détonation éclata: le premier taxi venait de crever! et le second le rejoignit — comme au cinéma!...

—Où est le pianiste? rugit M. Papavoine, brandissant son browning, qui, d'ailleurs, n'était pas chargé — comme au cinéma!...

L'épouse coupable gémit que le pianiste l'avait plaquée pour aller se faire cow-boy au Colorado — comme au cinéma!...

Charlot mit la main de son père dans la main de sa mère — comme au cinéma! — et M. Papavoine pardonna — comme au cinéma!

—Seulement, conclut-il en réglant les 87 fr. 95 des deux taxis, si jamais je refiche les pieds dans un cinéma, je veux bien être changé en projecteur!

PICK ET TRICK.

L'incident Jean Riddez et Gustave Comte

Un de nos représentants ayant rencontré, hier, M. Gustave Comte, lui demanda s'il avait lu le dernier article de M. Jean Riddez:

—Oui. Il est bien rigolo, mais un peu long tout de même.

—Avez-vous l'intention d'y répondre?

—Pourquoi? N'ai-je pas tout dit ce que j'avais à dire?

Et, M. Gustave Comte prit congé en souriant.

La Compagnie Caron Frères (Inc.)

Cette compagnie continue la firme Caron Frères, fondée en 1901 avec un capital de $1,200 seulement, vite passée au premier rang dans la fabrication de l'orfèvrerie et de la bijouterie.

Tout en exploitant cette industrie plus activement que jamais, la compagnie commencera dans quelques semaines la fabrication d'un appareil domestique d'éclairage et de force motrice éprouvé par trois années d'expérience, et que la modicité de son prix de vente, la simplicité et l'économie de son fonctionnement, ses multiples utilités, assurent d'un marché immense.

Grâce à son emprunt obligatoire de $1,250,000 et à la propriété d'une vaste usine, elle entreprend sa nouvelle fabrication sans escomptes banquaires ni loyers à payer.

Elle est dirigée par des hommes jeunes, actifs, énergiques, qui ont réussi dans toutes leurs entreprises. Son président, M. A.-L. Caron, vient de résigner des appointements de $8,000 par année à la Commission des boissons pour lui consacrer tout son temps.

Elle engage en garantie de son emprunt des biens valant plus de $2,500,000, dont plus de la moitié consiste en propriétés immobilières.

Elle aura dès la première année à sa disposition des revenus plus que suffisants pour payer l'intérêt et l'amortissement de ses obligations, et l'on prévoit pour la nouvelle fabrication des bénéfices d'au moins $700,000 par année.

Les obligations 7% première hypothèque de Caron Frères (Inc.) offrent un placement de premier ordre. Elles se vendent au pair.

Tous renseignements sur demande adressés à *Versailles-Vidricaire-Boulais*, (limitée, Montréal, rue St-Jacques, 90. — Québec, rue St-Pierre, 80. — Ottawa, rue Guigues, 224.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES,

— AU —

"NATIONALISTE"

JUILLET 1922 **Bon pour un mois**

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé, ne pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

IRISH DEMONSTRATION IN LONDON

On Sunday, June 18, Trafalgar Square was the scene of an imposing demonstration by the Irish residents in London. The meeting was organized by the Irish Self-Determination League of Great Britain for the purpose of demanding—

1. The withdrawal of England's interference with the national rights of the Irish people.

2. The release of the Connaught Rangers and the other Irish political prisoners.

3. The cessation of the campaign of persecution and massacre, which aims at the total expulsion of Nationalists from the Northeastern counties of Ireland.

Resolutions in support of these demands were moved simultaneously from the three platforms presided over by Art O'Brien, vice-president of the organization, Alderman Mortimer and P. D. O'Hart, members of the Executive. Among the 18 speakers who spoke to the resolutions a figure that rivetted universal attention was that of Mrs. Despard, sister of the late Viceroy of Ireland, and well known as a life-long worker in the cause of the weak and oppressed. She and other speakers gave a harrowing picture of the state of affairs in the Northeast Corner of Ireland, where the supporters of Sir James Craig's Parliament are carrying on an intense campaign against the minority who profess Sinn Fein views. It is believed by Irishmen that this campaign is only an initial stop in England's policy for an attempt at a future reconquest of Ireland. That forces armed and paid by the English Government should be allowed such license is almost incredible, yet the evidence is convincing.

The details of the brutalities of the police force known as the "Specials" would do credit to the atrocities alleged against the Turks. A few instances given by the speakers, such as the throwing of bombs amongst groups of school children, the sprinkling of a woman's clothes with petrol and setting her ablaze, the cases of men having their hands bound behind their backs and riddled with bullets, roused the hearers to a high pitch of indignation.

The summary of the events in the Northeast counties since the partition of Ireland is truly amazing—over 20,000 Irish Nationalists rendered homeless, 8,000 driven from work on account of their political views, over 500 Nationalists murdered, 1,800 seriously wounded and 200 business houses of Nationalists looted or destroyed by fire.

The announcement of these details aroused many expressions of anger among the crowd. The second resolution came as a surprise to many, who had assumed from the English press reports that there were no longer any Irish political prisoners detained, but contrary to the general belief, it seems that over 50 Irish political prisoners are still in jail, although the English press and Mr. Churchill in the House of Commons have frequently stated that all Irish prisoners had been released. The demand for the complete amnesty of these prisoners was received with general cheering from the audience.

The meeting, notwithstanding its huge dimensions, was most orderly throughout, and on the conclusion of the proceedings dispersed quietly singing as they went the Sinn Fein anthem, "The Soldier's Song."

The resolutions adopted at this immense demonstration were to the following effect :

This assembly of the Irish residents in London, together with the whole of the Irish race, profoundly deplore the dissension which has arisen in Ireland consequent on the signing of the articles of agreement in London.

It is clear that whatever proportion of the people of Ireland are in favor of the acceptance of these articles, there is nevertheless a strong, well-organized and determined proportion of the people who are bitterly opposed to the acceptance.

It is also clear that whether in favor of accepting or rejecting these articles, the whole of the people of Ireland are agreed that the terms they contain do not meet the full claim of their country, for which they fought and suffered, and on which they and the whole race were united a few months back.

It is further clear that if England were to withdraw all consequential threats and leave the people of Ireland free to determine their own destiny they would immediately come together again on a united demand.

It is further clear that this is the only way by which peace can be brought to our country, and that there never can be real reconciliation between the Irish and English peoples or an enduring peace between Ireland and England so long as the latter claims any supremacy over Ireland.

Whereas, one of the objects of this organization is to secure for the people of Ireland the right of free self-determination, we call upon the English Government to remove the implied threat of war by which it is sought to coerce the Irish people to accept England's terms and to pledge itself to the world to respect whatever choice the Irish people may make.

We further invite our kindred throughout the world to join us in this demand so that the whole effort of our race may unite to secure justice for our country in this critical period of her history.

This meeting of Irish residents in London directs attention to the fact that, at the present moment (five months after the signing of the articles of agreement in London),the English Government still holds over 50 Irish political prisoners. The action of the English Government in regard to Irish political prisoners is unsillanimous and disgraceful. More than a month elapsed before the signing of the articles of agreement before a single prisoner was released. On January 13 last prisoners transferred from Ireland were released. A month later, February 13, prisoners sentenced in Great Britain before the truce were released. Six weeks later, on April 1, prisoners sentenced in Great Britain after the truce were released. And at the present. England still detains over 50 prisoners The majority of these are members of the Connacht Rangers, who while stationed in India in 1920 refused service on account of the atrocities being perpetrated by English troops on their people at home. Another is Joseph Dowling, who came from Germany in a submarine in 1918 and landed on the coast of Clare. He had been a military prisoner o war in Germany. He was sentenced to death the death sentence being afterwards commuted to penal servitude for life.

The English Government pretend that as these are military prisoners they cannot be considered political prisoners; the Irish people claim that they are just as much political prisoners as any of those who have been released, their adjudged offenses arising from England's attempt to suppress the national aspirations of the Irish people.

In addition to the Connacht Rangers and Dowling there are also several civilian political prisoners in Scottish gaols, including those transferred from the six county area of Ireland, and one in Dartmoor.

We claim for these men the status of Irish political prisoners, and we demand their immediate release, and we invite the Irish political organizations throughout the world to join with us in our efforts on behalf of these prisoners.

That this mass meeting of Irish residents in London, organized by the Irish Self-Determination League of Great Britain, strongly protests against the campaign of persecution which has been in progress in an intensive form for the last two years, and which aims at driving from the territory of th six Northeastern counties all people with Nationalist sympathies, whether Catholics or of any other religion.

The meeting calls the attention of the civilized nations of the world to the fact that the six counties in question have been partitioned from the rest of Ireland by an act of the English Parliament; and that by this same act these counties, situated in the Northeastern Corner of Ireland, have been placed under the rule of what is designated by this act as the Northern Parliament of Ireland, a body entirely in the hands of a politically and religiously bigoted minority, who have always held the unenviable position of the English ascendancy class in Ireland.

By the admissions of English Ministers in the English House of Commons there are 19 battalions of English troops in the six county area, charged with the maintenance of "law and order", under the control of the English Government, and their maintenance paid for out of British taxation. In addition there are over 25,000 special constables, controlled by the "Northern Parliament," but paid for out of British taxation.

Responsibility for the campaign of persecution and massacre of Irish Nationalists in the six counties, against which we protest, must rest absolutely with the English Government, and through the English Government with the English people, whom that government represents.

Finally, we call the attention of the civilized nations of the world to the fact that whilst unheard of atrocities are being perpetrated day in the Northeastern counties of Ireland against men, women and children by a ferocious constabulary, paid for by the English Government and with the tacit or active consent of the English military authorities in that area, the English Government still finds time for hypocritical cant about Turkish atrocities in Armenia.

Mrs. Despard's Appeal

Mrs. Despard, sister of Viscount French, speaking at the London-Irish meeting in Trafalgar Square, appealed to the workers in Britain to take some action towards bringing to an end in Belfast what she described as a "terrible state of affairs." If the British workers knew the truth of what was happening there, she was perfectly certain they would do everything in their power to terminate it. The rank and file would force their trade unions to action and the unions would insist that the government would call a halt to the horrible campaign being conducted by the Specials.

She had been to Belfast and seen things for herself. She went to Sir Dawson Bates, Minister of Defense, to protest against what she had seen, and his answer was, "You are a Southerner," to which she replied that she was an Irishwoman and that to her Ireland was one.

"I am perfectly sure", she went on, "that the British people will eventually realize their responsibilities. It is their money that is being used to kill and torture the people in Belfast. If the English Government withdraws its interference in Irish affairs, this trouble will cease and Ireland will be a happy and prosperous nation."

Wife of Lawrence Ginnell Arrested

Mrs. Ginnell is reported to have been arrested and detained for some time by Free State soldiers, on what pretense it is not stated. She was helping her husband's campaign.

A DRAB ANTICLIMAX

It is melancholy question whether martyrdom is worth while. It is, perhaps, just as well for the morale of martyrs that they are unable to foresee the final triumph of the bright and splendid cause that consumes them, and to see it, in that triumph, become a drab and common thing.

These pessimistic reflections are induced by a perusal of the very full summary of the new Irish Constitution cabled to the American press. As we read, point by point, that rigid compilation of political orthodoxy, our mind travelled back over heroic details of the long struggle of the Irish people for freedom. It is a brilliant history, compact of worthy ideals and devotion and generously splashed with the blood of martyrdom. Wolfe Tone, Emmet and Lalor are dead. Pearse and Connolly and their colleagues of the Easter Rising are dead. Perhaps they may be thankful for that boon. The picture rises of that bright spring morning when James Connolly was dragged from his cell to be propped up against a barrow—for he could not stand alone, having been shot in the legs during the rising—while the firing squad did what firing squads are paid to do. The picture rises of Terence MacSwiney starving himself to death for the cause of freedom in Brixton Jail. They are but two of a long line of Irishmen who saw freedom, clear-eyed, as the only reality that matters. To such a history the Irish Constitution comes as a rather dismal anti-climax. It is a far cry from freedom to a rigid and conventional parliamentarianism.

"The principle I state and mean to stand upon is this", wrote Fintan Lalor, "that the entire ownership of Ireland, moral and material, up to the sun and down to the center, is vested of right in the people of Ireland." "The nation's sovereignty," declared P. H. Pearse in his last pamphlet, "extends not only to all the men and women of the nation, but to all the material possessions of the nation, the nation's wealth, its soil and all its resources, and all wealth-producing processes within the nation. * * * No class in the nation is entitled to privileges superior to those of any other class." Connolly set forth these visions concretely in the picture of an autonomous democratic society, its administrative affairs conducted through a council directly representative of its organic producing groups. "The delegation of the function of government into the hands of representatives elected from certain districts, States or territories represents no natural division suited to the requirements of modern society", he said in this connection.

These pronouncements are the beacon lights of Irish aspiration. They represent an order of society worth fighting for. But they are not re-enacted in the dubious political charter that Irish representatives have now concocted in conference with representatives of the British Government. There is no reason to believe that this document will not be a ready instrument for privilege, for it is modelled on the too familiar lines of charters that have admirably served the purpose of privilege elsewhere.

It seems almost inconceivable that the co-operative principle of the ancient Brehon Laws, which runs like a vivid thread through the thought of the Irish political economists of later days, should leave no trace in this political garment which is patterned so closely after the model covering the plump figure of British exploitation and imperialism. Yet it is an advantage that the new constitution follows the fashion of British representative government rather than that of American delegated government. The executive power is responsible to the Parliament. There are the usual guarantees of freedom of religion, freedom of speech, freedom of assemblage and association with the usual qualifying phrase about "associations not opposed to public morality." It was under a similar phrase that an American Cabinet officer barred from the mails and ruined numerous publications which maintained unorthodox economic views. The Irish document is equipped with modern improvements, and disillusionments. Universal suffrage is established, and the double-barrelled Parliament is to be elected on the system of proportional representation. There is a provision for the initiation of legislation by popular demand.

The document starts with the declaration that all governmental power is derived from the people. Yet we find that all legislation is without force unless it meets with royal approval, and money may be appropriated by the Parliament only after a special message of recommendation from the representative of the British Crown. This is the Canadian system, and in practice the Governor General of Canada merely rubber-stamps the actions of the parliamentary majority of the Dominion. Canada, however, is separated from the mother country by 3,000 miles of ocean. It would be interesting to see what would happen in the untoward event of an Irish parliamentary majority intent on curbing privilege. It is a fair guess that the British Crown would scarcely tolerate so close at hand the setting up of an insidious example to its own people.

The executive authority is vested in the representative of the Crown. He shall summon to his aid an Executive Council, corresponding to our Cabinet, which shall retire if not supported by the lower House or Chamber. Among the executive prerogatives is that of appointing all judges. The Irish Supreme Court is apparently not invested specifically with irresponsible powers to annul or construe legislation; but a brief study of the American Constitution and American practice will indicate that under a written charter a tribunal of this character needs little initial encouragement to assume dictatorial powers.

Both the Chamber and the Senate are to be elected on the familiar geographical basis, subject to the modifications imposed by the system of proportional representation. In the case of the Senate or Upper House, the selection is hedged about with restrictions tending to guarantee an exclusive representation to privilege. The universities are to have special representatives there; and that assuredly will provide a sound reactionist bloc. The remaining 60 seats may be occupied only by "citizens who have done honor to the nation by reason of useful public service", or who have "special qualifications or attainments." This elaboration has a highly ominous sound; moreover, it is to be noted that no person under 30 is deemed worthy of voting for a senator. We gather that this caste chamber will furnish enough check and balance to the Irish people to hold them for another 700 years.

In effect, the constitution appears as difficult to remould to changing conditions as our own. Amendments must be submitted to popular referendum. Unless 50 per cent of the registry votes, an amendment fails This is a large order. It is reported that in the important Irish elections of last week only about half of the registry was moved to go to the polls. An affirmative vote of 50 per cent of the registry or two-thirds of the voters is necessary to carry amendments. This also calls for an unusual demonstration. In our last presidential election Mr. Harding was hurled into office by an unprecedented political protest, but he did not secure two-thirds of the votes cast.

Such are the principal points of the constitution. It is an uninspiring catalogue. It indicates that in the last analysis Mr. Griffith and his colleagues are merely politicians after all. They have wrought in terms of a political government functioning on the customary geographical basis of representation. Mr. James Connolly pointed out that in the complexity of present-day society this system of representation is artificial and futile, and Mr. Griffith could easily confirm this estimate by casting his eye about him. A nation does not live by geographical groups, but by groups organized for production and exchange. It is only by making its government representative of its economic life that a society can achieve a free and unfettered functioning of its administrative affairs. Men like Connolly and Pearse were well aware of this, as they were well aware of the preliminary necessity for abolishing privilege in its relation to production and exchange. They looked on freedom through the glass of economics. Perhaps all the Irish people wanted was a home brew of parliamentiarianism, but if so we suspect they have been putting themselves through an unconscionable amount of difficulty and suffering for an insignificant end.

When the Hon. Donal O'Callaghan, whose immediate predecessors in the hazardous office of Lord Mayor of Cork had been murdered or deported in rapid succession, smuggled himself over to this country in a stoke-hold to testify before the American Commission on Conditions in Ireland, he slipped down to Washington unostentatiously and the first American reporters to interview him located him there in the lobby of his hotel, just as he was buying an evening newspaper. "What do you think of America?" asked one of the bright young men. The young Lord Mayor with a whimsical smile pointed to the screaming headline across the front page of his newspaper which read : "State Department Will Deport O'Callaghan Immediately." "I see you've got a government here, too," he remarked in sombre tones. Lord Mayor O'Callaghan and his fellow countrymen now seem in a fair way to acquire a similar questionable blessing in their own right, and beyond that there is little one can say about it save to wish them joy of it.

De Valera Places the Responsibility

Dublin June 28.—Eamon De Valera made the following statement tonight :

"At the last meeting of the Dail Eireann an agreement was ratified which, if faithfully observed, would have given us an opportunity of working for internal peace and of taking steps which would make this nation strong against the only enemy it has to fear, the enemy from the outside.

"At the bidding of the English, this agreement was broken and Irishmen are today shooting down on the streets of our capital brother Irishmen, old comrades in arms, companions in the recent struggle for Ireland's independence and its embodiment, the Republic.

"English propaganda will strive to lay the blame for this war on Irishmen, but the world outside must not be deceived. In the face of England's threat some of our countrymen yielded. The men who are now being attacked by the forces of the Provisional Government are those who refused to obey the order to yield, preferring to die. They are the best, the bravest of our nation, and would most loyally have obeyed the will of the Irish people freely expressed, but are not willing that Ireland's independence should be abandoned under the lash of an alien government."

L'information politique inédite, l'article politique indépendant, le commentaire fondé sur les faits, l'examen de toutes choses au point de vue de l'intérêt public: tel est le programme, telles sont les principales préoccupations du Devoir.

PRESENT OUTLOOK IN IRELAND

From the—
NEW YORK HERALD

The well known Irish journalist, Shaw Desmond, is writing a series of articles on the Irish question for the New York Herald. The first of them was published last Sunday. From it we take th following except :

As the Free State private gets some $17 a week it says something for the Republican forces that they have joined up without pay. I have seen them drilling in what has been the nerve ganglion of the Republican Army—the Four Courts, which were one great arsenal—and they look to me the most daredevil lot of soldiers on the planet, fearing only God, for they are mostly fervent Catholics.

The constitution just published is likely strongly to re-enforce the Republican troops, whether they call themselves Free Staters or Republicans proper. What they have repeatedly told me is that they will take no oath of fidelity; that they will not come inside the British Empire (the national agreement to come inside the British Empire for the first time in Irish history is really the backbone of the whole Republican objection to the treaty), and that the King's veto upon Irish bills makes it unthinkable.

Preaty Question Not Settled by the Recent Election

Don't forget that the constitution is really the treaty in actual application, and that Ireland has not yet accepted the former nor held any election upon the latter under the adult suffrage franchise. It is of the essence of the Republican claim whether by De Valeraites or red hot Republicans that no election in Ireland upon the acceptance or the rejection of the treaty can be binding until the old register is scrapped and a new register made up, which will include all the younger fighting men, who in the main are Republicans and against the treaty.

I know it to be the view of one of the chief election officers in Dublin that we shall see another general election within a couple of months. If it comes it will be upon a new full register; nor is it easy to see how England could object to it constitutionally.

Dublin Full of Khaki

The man who is today the man, with the exception of Cathal Brugha, who has the greatest influence with the army, but who will not allow his name to be used at this juncture, told me a few days ago: "I'd rather see the British forces occupying Ireland just now and stopping all economic life than to have the treaty."

Well, the British forces are occupying Ireland, despite all evacuation. Dublin has never been so full of khaki, and it is the belief of many Republicans that regiments are coming in on every steamer.

Holding Out for Republic

One of the heads of the Republican forces and a number of the Dail said to me the other day that they (the Republicans) were so sure of in the long run killing the t eaty that even if England offered Ireland "that right of secession" from the empire they would not accept it as a final settlement. What these Republican heads are rightly or wrongly feeling is that had the plenipotentiaries who signed the treaty for Ireland kept a stiff upper lip and held out better Ireland would have got a republic, one, it is true, inside of the empire, but with the right of secession.

Charles Burgess himself said to me that Lord Birkenhead obviously was preparing the way out when in his famous speech just before the signature of the treaty he had stated that "under no circumstances could they go back to war with Ireland."

These are the facts behind the present situation and the determination of the Republicans to keep the Free State from functioning.

Not a Test

The fact is nothing will be accomplished until a second election, definitely and purposefully upon the acceptance or rejection of the treaty upon the full register, has been held: and even then nothing will have been accomplished until the army has had its say—perhaps until "the inner circle" of Republicans has had its say. The world may regard the present election as a test of the treaty, but Ireland won't.

A Disappointed Hope

What has been hoped in Ireland, up to a week or two ago, was that the oath of allegiance at the last moment would tacitly be dropped, and that gradually the Dail only would be regarded as the surname authority in the country; while nominally Ireland, under the treaty, became part of the British Empire. Insistence in the constitution upon the oath has dissipated this hope, and nothing short of a miracle can prevent a rupture among the Southerners.

The fact the army has never taken an oath save one—the oath to support and defend the Irish Republican Government, the Irish Republic, the Dail Eireann, the Parliament of the Irish Republic, against, all enemies, foreign and domestic, and to bear faith and allegiance to the same. This is regarded by the army, as anybody can gather by speaking, to the men who compose it, whether Free State or Republican—especially by speaking to the members who are out and out Republicans, who make up the Republican Army—as a definite pledge between the army and the Dail; and as a matter of fact it was originally insisted upon in order to safeguard the soldiers, who at that time were all red hot Republicans, from the possible weakness of the politicians.

The Irish Army the Final Fact

The future of Ireland lies not in the hands of politicians and pacifists, but in the hands of physical force—the army—and the men who will lead Ireland will be those who can lead the army. For that is the final fact.

The Irish Constitution

AODH DE BLACAM

A word must be said on the absurd effort to clothe this British Constitution with a Gaelic dress. It is proposed to call the Free State Parliament, comprising King George and two Houses, the "Oireachtas," irrespective of the fact that an Oireachtas in ancient Ireland was a sports gathering, like the Olympic games, not a Parliament. Imagine King George being seated on the throne of Conn and Brian ! Then the Upper House is to be called the Seanad or Senate; to which there is no great objection except that which applies to all such chambers. But the Chamber of Deputies, the popular chamber, is to be called Dail Eireann ! O cruel desecration of a glorious name ! And how absurd to call a British-modelled House of Commons a "Dail," for a Dail in old days was as unlike a House of Commons as it was unlike a trades union. This use of Gaelic words out of their true sense is the shoddiest effort at disguising the British Constitution ever yet devised.

Republicans Excluded From Participation in the Government

A point which excited attention before the proposed constitution was published is the arrangement by which the executive or cabinet may consist of men from outside Parliament except for certain portfolios. It was thought that this arrangement would allow office to be held by Republicans who would be barred out of Parliament by the oath of allegiance. In the new Dail, according to the Collins- De Valera proposals, the army is to elect its own Minister of Defense, and it was hoped that the proposed constitution would permit this to be continued, so that the Republican Army could be kept in being. But Article 55 of the draft constitution lays it down that all Ministers of State shall take the oath of allegiance, whether members of Parliament or not. This prevents any Republican from being a minister.

The Republican Army Made an Illegal Body

Therefore the Republican Army must be disbanded if this constitution be carried. For the Minister of Defense must take an oath to the English Tsar. Article 45 makes the Republican Army an illegal body. It reads thus :

"The Parliament (Oireachtas !) has the exclusive right to regulate the raising and maintaining of such armed forces as are mentioned (in the treaty) in the territory of the Irish Free State, and every such force shall be subject to the control of the Parliament."

This surely cannot be interpreted as meaning that the only armed force permissible in Ireland is the Imperial force—the Free State Army. It surely denies the Irish Volunteers the right to continue in existence. Thus the constitution makes for war once it is adopted. It puts forward in an aggravated form the very causes of contention, which brought the country to the verge of civil war six weeks ago.

The Republican Population Outlawed by the Proposed Constitution.

Not only does the proposed constitution throw down the challenge to the I. R. A.—"dissolve or be destroyed"—but it proposes to disfranchise the entire Republican population. No Republican can sit in the Free State Parliament which it is proposed to erect because, unlike the Provisional Parliament, the Free State Parliament is to impose an oath of allegiance to the English King. And no Republican elector will be represented in Parliament because there will be no candidates he can vote for but men prepared to take the anti-national oath.

Will Mr. Collins stand in with the Republican Party and demand the rejection of such a diabolical constitution—framed at the English dictation deliberately to provoke bloodshed and outlaw the Republican population ?

HUGH DE BLACAM.

The Manchester Guardian tells the truth

The correspondent of the Manchester Guardian in Belfast writes today that he is unable to send to his paper any photographs of the burned out Catholic areas, as no camera man would be allowed by the Orange mob to take these. He adds significantly : "We may have as many photographs of destroyed Unionist business premises as we please, but none of the Catholic dwelling houses. The mob won't let you !"

A Would-be Cromwell

In dealing with the shooting of the late military dictator of Ulster the New York World says:

Field Marshal Sir Henry Hughes Wilson, born an Ulsterman of Covenanter stock, identified himself prominently with the Carsonite movement before the war. He was Carson's chief adviser during the Ulster rebellion.

Known as an advocate of continued repression, he took measures calculated to impress Ireland with fear of English power. It was generally believed that he did nothing to prevent reprisals on the part of English troops, and many declared he approved them.

Wilson owed his military preferment to Lloyd George, his warm friend. The marshal's Tory ideas on Ireland turned this friendship to active dislike and Wilson gave up his command, becoming one of the prime minister's most severe critics. His entry into Parliament as a described as "giving the die-hards a powerful and ruthless figure-head, around whom every influence sworn to destroy the Free State gathers."

In a letter to Sir James Craig, giving advice on the restoration of order in Ulster, he said it was "laughably impossible to believe that the Lloyd George Government can reestablish law and order in Ireland, because men who are only capable of losing an empire are obviously incapable of holding an empire and still more incapable of regaining it."

BECAME ULSTER HERO

With Carson's elevation to the judicial bench, Sir Henry became the Ulster hero, the most active opponent of all efforts to reconcile Southern Ireland and Ulster. He led the Tory opposition to the government's proposals that resulted in the Free State Treaty.

A few days before King George made his speech in Berfast last June a letter said to have been written by Wilson was intercepted by the Sinn Fein and published, causing deep anger throughout the South. In this villainously suggestive letter Sir Henry said the only way to settle the Irish question was to exterminate the Southern Republicans ruthlessly. This expression from the Chief of Staff caused distrust of the King's subsequent pacific speech and thus delayed the so-called "negotiations."

Irish Culture in America

One Sunday afternoon in 1919 I was talking of Ireland to an appreciative Southern audience in the City Hall of Georgia's old capital, Macon. A group of prominent clubwomen, not Irish in blood or tradition, sat near me, and I was struck by the laughing applause of this worldly-wise group when I remarked:

"There will be none but friends for the Irish Republic in America after a few years, when American mothers of Irish blood will be ordering smart frocks for their daughters wears at Irish Embassy parties in Washington — and their husbands are pulling wires to place their boys in diplomatic or consular posts in Ireland."

Today in New York I am provoked at the slim interest shown in Irish literature and art by New Yorkers of Irish blood, even by those who are without the excuse of busying themselves with Ireland's grave political needs. But I readily envision another picture two or three years hence, when the Fine Gaedheal (the new world-wide cultural association of the Family of the Gael) will have its American headquarters here.

There will be a stampede then for membership in it and a greedy demand for sources of Irish art, literature, folklore, mythology, music and ornaments. That will be a radiant hour for people of Irish blood to whom England has denied the opportunity of Gaelic culture in Ireland or here. They will never again be content to wrap themselves in the chill weave of transplanted English culture, whose thin mantle covers this country. They will summon up all their Irishry to absorb the Gaelic culture which holds in itself the fine quality of the ancient Gaelic and Greek and the modern French.

DUBLIN'S PICTURESQUE AONAC, 1925

We of North America will need to make haste if we are not to be caught napping, for the first great Aonac of the Fine Gaedheal takes place at Dublin in August, 1925. The successful Aonac (World Congress) held at Paris last January was only a dress rehearsal for the first great revival of the general Aonac on Irish soil, when the clans will gather from the four corners of the world.

To enjow that Aonac to the fullest, one requires some knowledge of Irish Gaelic history and culture. Why not set out at once to secure a bundle of books that will throw new magic about the holidays and like old hickory logs give out a red warmth to gray winter days. Why not set out at once to a leisurely pursuit of Gaelic culture, so that when the day comes we can walk into the Fine Gaedeal parlors with our "heads up".

A Letter from Dr. Mannix

From New Ireland, Dublin, June 17.

The following letter from the Mo-Rev. Dr. Mannix to J.J. O'Kelly (Sceilg) shows clearly that Dr Mannix still remains true to the Sinn Fein ideas of Irish independence:

"Melbourne, May 22

"My Dear Mr. O'Kelly:

"I wish to thank you most heartily for the copy of your valuable book. I hope that your patient industry and marvellous powers of condensation will meet with the appreciation which they deserve. Your volume is a treasure house of Irish lore.

"In the meagre news that reaches us I have come across your name, and I am glad to note that you remain unchanged and unchangeable.

"I have not thought it my place to anticipate publicly the verdict of the Irish people at home, but nothing that has happened and nothing that could happen would induce me to abandon the principle for which all Irish Ireland stood when you and I met in London.

" With thanks and sympathy in your work for Ireland—Ireland in the past and Ireland in the present —I am, my dear Mr. O'Kelly,

Sincerely Yours,

"D. MANNIX".

Le Devoir vous donne en un an plus de matière à lire, et autrement plus variée, que si vous achetiez cinquante volumes de format ordinaire, à 75 sous chacun. Cela vous coûterait plus de $35. Le Devoir coûte, lui, 0 sous par mois, $6 par année.

LES SPORTS

LES SPORTS QUI SONT LE PLUS GOUTE DU PUBLIC

En France comme au Canada, ce sont les jeux d'ensemble que les amateurs encouragent le plus — Des sports qui exaltent la vitesse, la puissance et la combativité humaine.

Il serait vain d'entreprendre de classer les sports par ordre de mérite et d'établir entre eux une hiérarchie. Ce serait stupide aussi, car cela conduirait à vouloir conseiller la pratique des uns au détriment des autres, comme si ce n'était point affaire de goût et de tempérament, comme si chacun d'eux ne possédait point ses vertus particulières. Et sur quoi, d'ailleurs, serait basée cette classification? Quels seraient les facteurs qui concourraient à l'établissement du plus petit commun multiple sportif, si l'on peut ainsi dire? Ce n'est point, je pense, la faveur populaire qui pourrait servir de critérium dans cette matière, car si le football, le rugby, la boxe et le cyclisme s'imposent aujourd'hui à l'attention du plus grand nombre, qui oserait prétendre qu'ils ont une valeur sportive supérieure à celle de la course à pied, de la natation, de l'aviron ou des poids et haltères? Pas davantage la valeur sociale d'un sport, l'intérêt qu'il offre en tant que spectacle, l'esprit philosophique ou scientifique qui préside à ses manifestations ne sauraient constituer l'indiscutable critérium nécessaire à la comparaison dont nous parlons. Nous voulons simplement faire ressortir la nature de plusieurs d'entre eux, montrer quelle est leur valeur humaine, souligner enfin comment les passions, les sentiments, les vertus qui animent le coeur des hommes se donnent libre cours, se développent ou s'épurent grâce à la patique de tel ou tel sport.

Les sports qui mettent en pratique les préceptes de la religion sportive la plus pure sont précisément ceux qui jouissent de la popularité la moins grande. C'est peut-être que les foules rassemblées ne sont point capables de s'enthousiasmer pour un idéal trop abstrait. La rigueur intellectuelle et la conscience morale ne sont pas de mise dans les assemblées nombreuses. Elles ne sont comprises et savourées que par une élite. Et la beauté de l'effet n'est guère appréciée que si elle engendre la lutte et l'âpre compétition. Voilà pourquoi, sans doute, l'athlétisme proprement dit n'attire par les grandes foules. Il ne parvient à les émouvoir que si l'ingéniosité des organisateurs créé un peu de mise en scène et de diversité. Or, ces subterfuges sont tout à fait étrangers à l'athlétisme intégral; même ils lui sont nuisibles.

Voici un athlète qui dose son effort savamment pour battre un record. Il lutte contre le temps; c'est une lutte abstraite que le spectateur ne comprend pas. Ses tours de piste s'accomplissent régulièrement à une seconde près, personne ne s'en aperçoit. Ou bien il se concentre, se ramasse, accumule l'énergie en vue d'une détente qui doit lui permettre de réaliser le plus saut, le meilleur bond de la journée, de l'année, du siècle; tout cela est perdu pour le public qui ne se rend véritablement compte de l'exploit réalisé que lorsque le *speaker* a annoncé la performance.

Lorsque Faillot abaissa de 50 secondes à 49 secondes le record français du 400 mètres plat, l'on se rendit bien compte, certes, qu'il venait de réussir quelque chose d'important. Mais l'on s'en rendit compte surtout par la distance qui exista entre lui et le second; et l'on ne fut véritablement enthousiasmé que lorsque le chronométeur eu tproclamé le temps à grand renforte de porte-voix.

Lorsque Bouin battit devant les Suédois le record du monde de l'heure, l'on ne sut vraiment que cette heure était une des plus illustres de l'histoire sportive que lorsque le révolver en annonça la fin et que les juges eurent terminé leurs mesures sur la piste.

Les poids et haltères sont un sport d'une nature à peu près semblable. Comme l'athlétisme, ils ne s'imposent que grâce au système métrique ou au système d'unités C.G.S. Comme l'athlétisme, ils comptent cependant parmi nos sports les plus purs, les plus rigoureux, les plus scientifiques. Par eux, nous pouvons arriver à reculer les limites de la puissance humaine et à les refouler le plus loin possible. Ce sont les sports les plus flatteurs pour l'orgueil de l'homme.

D'autres sports qui se flattent de mettre aussi à leur actif des records obtiennent plus de succès : le cyclisme, l'aviron, la natation. Il semble que la cause de ce succès réside dans l'admiration que l'homme professe pour son propre génie qui lui permet de triompher des éléments hostiles à sa nature et de domestiquer la matière. N'admire-t-on pas un peu le rameur et le nageur, parce qu'il maitrisent l'onde perfide, de même qu'on admire le pompier (mais oui!) parce qu'il vient à bout du feu et l'aviateur parce qu'il dompte l'air et le vent? Le commun des mortels se rend compte tout de suite en ces circonstances de son infériorité. Il sent très nettement qu'il faut des aptitudes physiques et morales particulières à celui qui engage ainsi la lutte contre les éléments qui ont vaincu Prométhée et Icare dans les siècles passés. Et il lui est reconnaissant d'avoir secoué le joug de sa terrestre destinée. Il se sent remué dans ses aspirations intimes; il est touché au plus profond de lui, il est touché au plus profond de lui, il est gagné par l'émotion, l'espoir, l'ambition. Et tout cela est si humain!

Pour le cyclisme, c'est un peu différent. Ce n'est pas seulement par la sensation de la vitesse que nous sommes touchés, bien que la hantise de la vitesse soit un mal humain. Il y a un peu en nous de l'âme des bovidés qui admirent le train qui passe et du chemineau solitaire qui se range avec effroi sur les bas côtés de la route pour laisser filer l'automobile. Dans le cyclisme, c'est aussi la lutte des individus qui passionne. Et la dernière génération qui assista aux homériques combats des Morin et des Jacquelin était bel et bien empoignée par l'amour de la lutte. Comment expliquer autrement l'ardeur des partisans de ces cracks fameux et ces vélodromes en feu et ces tumultes des gradins? Mais l'imagination y est pour beaucoup, car tout juste si l'on se passionne un peu moins pour les héros du Tour de France ou de Paris-Brest-Paris qu'on ne voit jamais et qui suscitent notre enthousiasme sédentaire.

Avec le football et le rugby, cet amour de la lutte est porté à son comble. L'ardeur des combattants, la variété de leurs mouvements, la répétition des offensives, la ruse, les plaquages, les corps à corps, les mêlées, les sauvetages du but *in extremis* attisent dans le coeur des spectateurs les angoisses de l'instinct de la conservation, l'appréhension de la défaite, l'enthousiasme pour la victoire qui se dessine et qui fait battre les coeurs plus vite, trépigner les pieds, s'agiter les bras et s'enfler les voix. L'on voudrait que nos spectateurs fussent calmes et justes lorsque tant de passions les font trembler de la tête aux pieds, se révolter contre le destin souvent cruel, et haïr l'arbitre qui représente la justice boiteuse. Par ces sports violents, c'est toute la colère que Dieu a mise au fond du coeur de l'homme, toute la haine que celui-ci professe par ses semblables, tout l'amour aussi des petites patries qui se donnent libre cours. Est-il rien de plus tumultueux dans un for intérieur et rien de plus tumultueux par conséquent sur le forum?

La pureté de ces sports est loin d'être parfaite; la gloire qui en résulte n'est pas toujours de très bon aloi. Qu'importe! Nous vivons de cela tous les jours. Le football et le rugby nous permettent d'aiguiser nos sensations quotidiennes et mesquines. A les contempler, nous sentons notre vie décuplée. Et c'est pour cela que nous les aimons.

Et puis ces miracles de volonté collective qui font se redresser subitement une équipe battue, cette discipline, cette abnégation que contrecarrent la soif de paraitre et le s'insurger, cet instinct social que ne peuvent manquer d'avoir les coeurs d'un club qui veut dominer, tout cela n'est-il point l'image de la vie? Tout cela n'enseigne-t-il pas que les peuples qui vivent sont ceux qui veulent vivre?

En 1906, dans le championnat de football du Nord, l'Iris, club lillois et le Racing Club de Roubaix étaient aux prises en un match dont le gagnant devait remporter le titre de champion. A la mi-temps, l'Iris menait par 2 buts à 0; dès la reprise, il s'assura un troisième but et conserva cette avance jusque vingt minutes environ avant la fin. A ce moment, je ne sais quel souffle héroïque et social passa inconsciemment dans les rangs ennemis; les Roubaisiens marquèrent quatre buts et s'assurèrent la victoire.

Ainsi font les peuples aux heures tragiques de l'invasion.

Si nous considérons maintenant la boxe, nous ne pouvons nous empêcher de constater qu'elle flatte les instincts de l'homme préhistorique qui sommeille encore au fond de chacun de nous et dont les réminiscences ancestrales donnent à la vie moderne l'apparence d'une lutte implacable pour la vie. Ceci n'est point pour critiquer absolument la boxe qui est bien dans son essence un sport de finesse et d'adresse. Mais la sévérité de ses décisions, la brutalité de ses knock-out, l'âpreté de ses arrêts, tout cela n'est-il pas l'image d'une société où l'on voit souvent le plus fort mâter le plus faible sans aucune mansuétude, sans rémission et parfois aussi sans justice? Ne faut-il point convenir, hélas, que, trop souvent, le public de la boxe est empoigné bien plus par le spectacle du bourrage à outrance que par l'élégance pugilistique même. N'est-ce point alors que les instincts de domination brutale se réveillent en lui?

Et puis la boxe est le sport du triomphe irrémédiable, du triomphe souvent trop net, du triomphe dans la veine. Tous les jours, dans la vie, nous voyons ainsi la fortune sourire capricieusement à ceux qui ont osé, à ceux qui n'ont pas réfléchi, à ceux qui ont fait confiance à leur étoile. Je ne cache pas qu'en écrivant cela, je pense au brave petit Ledoux si cruellement battu par Criqui, à Ledoux, laborieux et consciencieux, qui ne méritait certes pas une chute si pénible et que la fantaisie du destin a précipité de la roche tarpéienne. Dans la boxe, la fortune des uns est assise, comme dans la vie, sur le malheur des autres. Il y a des journées fatales et tragiques où un homme risque tout, perd tout ou gagne tout. Saisissante image de ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, splendeur et misère des destinées humaines dont le spectacle répété nous émeut sans doute, mais n'arrive pas à nous rendre pitoyables!

Maurice PEFFERKORN.
Le Miroir des Sports.



Cette chronique est sous la direction de M. J.-O. Roby, 106, rue St-Jérôme, Montréal, à qui toutes communications devront être adressées.

CORRESPONDANCE

Nous accusons réception d'un volumineux envoi de problèmes de MM. Louis-J. Paradis et Léopold Paradis. Mille mercis.

NECROLOGIE

Un de nos plus dévoués confrères américains, M. Charles Trahan, vient d'être fortement éprouvé par la mort de son père, qui demeurait à Berlin, N.-H.

Nous présentons ici à M. Charles Trahan, nos respectueuses condoléances.

CONVOCATION D'ASSEMBLEE

Lundi soir, assemblée des directeurs de la Ligue, à la palestre du National.

Plusieurs questions importantes sont à l'ordre du jour.

APPRECIATIONS DU MANUEL ROBY

"Pour ma part je suis très satisfait du manuel. Je le trouve parfaitement de mon goût, très instructif et très intéressant.

Signé: Nap. BROCHU.
Levis, 15 juin.

"Votre manuel a pleinement répondu à mon attente."
St-Jude, 11 mai.
J.-A. LEBLANC.

"Chaque page de votre manuel est instructive et intéressante. J'en suis très content."
Ste-Sophie-de-Lévrard.
C.-B. POISSON.

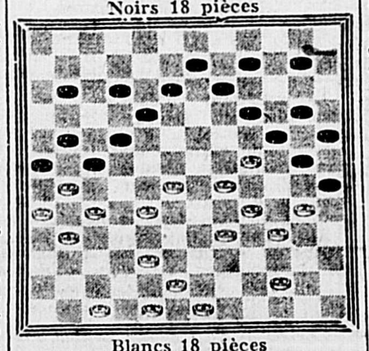
"Recevez mes sincères félicitations et agréez mes remerciements et joies anticipées par votre digne ouvrage."
Ottawa, 27 mai. A. PERIARD.

* * *

On pourra se procurer un exemplaire du manuel, en s'adressant aux principaux libraires et chez l'auteur, J.-O. Roby, 106, rue St-Jérôme, Montréal, à un dollar cinquante sous l'unité.

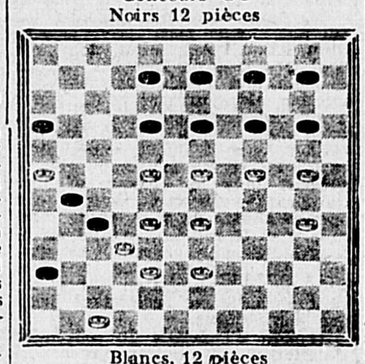
PROBLEMES CANADIENS

No 120—Coup en jouant
Par M. G.-A. Raymond, St-Jean, Q.
No 97
Concours B-3
Noirs 18 pièces



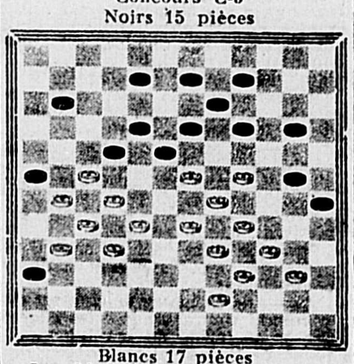
Blancs 18 pièces
Les blancs jouent et gagnent.

No 98
Concours C-1
Noirs 12 pièces



Blancs, 12 pièces
Les blancs jouent et gagnent.

No 99
Concours C-3
Noirs 15 pièces



Blancs 17 pièces
Les blancs jouent et gagnent.

Le combat Nilles-Siki

La réunion d'hier soir, au Vélodrome d'Hiver, avait attiré un très nombreux public. La salle était supérieure à celle du combat Criqui-Ledoux et pourtant la rencontre Siki-Nilles ne possédait pas l'intérêt de la rencontre des deux champions. La physionomie du combat fut loin d'être celle attendue par les admirateurs du champion de France poids lourds. Nilles, au cours de la seconde reprise s'étant fracturé la main droite, ne put que rester sur la défensive durant tout le match et c'est à cet accident que Siki doit la victoire. Le boxeur sénégalais se montra légèrement plus brillant que lors de ses derniers combats. Néanmoins, il a boxé hier avec bien peu de précision et ses coups semblent ne pas avoir grande force. Après un premier round, au cours duquel Nilles plaçait plusieurs droites au corps, le combat devint confus et monotone, Nilles, ne pouvant plus faire usage de son droit, se contentait de poursuivre son adversaire dans les cordes et parvenait ainsi à placer quelques gauches à l'estomac. Siki, très mobile, fut comme à l'ordinaire truqueur et ne fournit pas une jolie boxe. A plusieurs occasions, il parvint à placer des coups arrivant à la mâchoire, mais jamais il ne continua une besogne bien commencée. Jusqu'à la 15e reprise, le Sénégalais domina de loin et enlevait facilement la décision aux points.

Les autres combats virent les victoires de Juliard sur Hugues, par k.-o. au premier round; d'Eluère sur Scanlon, par abandon au 5e round; Bretonnel et Drouhin firent match nul, Bretonnel prenant l'avantage au début et Drouhin comblant son retard au cours des dernières reprises.

Vitesse du coup de poing

Sait-on quelle est la vitesse du coup de poing d'un boxeur bien entraîné?

Le coup droit classique, qui s'exécute en retirant d'abord le poing en arrière, puis en le projetant en avant en même temps que tout le haut du corps, comporte un parcours de 1m. 20 et exige 19 cinquantièmes de seconde, dont 8 pour le retrait et 11 pour la projection en avant.

Un amateur de boxe anglaise a fourni un coup sans retrait de 0 m. 90 de développement en 8 cinquantième de seconde, avec vitesse maximum de 0 m. 17 en un cinquantième de seconde.

Il serait intéressant de connaitre les vitesses obtenues par Carpentier, le plus "rapide" des boxeurs.

Les cours de culture physique sont commencés

M. C. Marchildon, instructeur de culture physique, a donné son premier cours, samedi dernier, aux enfants membres du National pour le temps des vacances.

70 élèves assistèrent au premier cours. Après avoir fait un peu de gymnastique et quelques exercices avec les appareils du gymnase, les enfants furent conduits au bain, où M. Marchildon leur enseigna à nager.

Savoir nager est aujourd'hui d'une très grande importance, et les enfants qui fréquentent ces cours se souviendront longtemps des leçons qu'ils auront apprises au National.

Les parents devraient encourager leurs enfants à fréquenter ces leçons car ils sont assurés d'en retirer un grand profit.

Les enfants peuvent être inscrits membres du National, pour une somme modique, en s'adressant à l'administration, 80 Cherrier.

Agriculture ou industrie?

L'honorable J.-E. Perrault, ministre de la colonisation, des mines et des pêcheries, à Québec demandait au Congrès industriel tenu par l'A. C.J.C. en 1921; "Jusqu'à quel degré la province de Québec peut-elle devenir un centre industriel? Sous l'empire de quelles idées et avec quelle méthode certains de nos concitoyens peuvent-ils s'engager dans l'industrie avec un maximum de profits pour eux ainsi que pour la province et maximum d'inconvénients pour la vie religieuse et morale, intellectuelle et physique de notre population? Comment l'industrialisation de notre province peut-elle devenir pour elle force et non faiblesse?"

Le discours, que prononça à ce Congrès l'honorable M. Perrault, renferme les réponses aux questions qu'il posait. Chacun voudra s'inspirer des justes directives données par le ministre. "Le Problème industriel au Canada français," qui vient de paraître, les renferme toutes. Tous ceux qui se donneront la peine de le lire se rendront vite compte que ni la thèse en faveur de l'agriculture, ni la thèse en faveur de l'industrie n'a été adoptée à l'encontre de l'autre. Faut-il subordonner l'agriculture à l'industrie ou l'industrie à l'agriculture? Ni l'un, ni l'autre. Chaque thèse peut partir d'un point de vue juste, mais unilatéral, qui masque l'autre point de vue.

Développons l'agriculture, elle deviendra la première de nos industrie. A la question: agriculture ou industrie? que la réponse soit: agriculture "et" industrie.

Lire: "Le Problème industriel au Canada français," grand in-8vo de 200 pages, imprimé sur papier verge. Secrétariat général de l'A.C.J.C. 90, rue Saint-Jacques, Montréal. Prix: $1.60 franco.

Revue hebdomadaire

SOMMAIRE DU NUMERO DU 17 JUIN

Paul Bourget. — Balzac et "le Cousin Pons".

Louis Chadourne. — Le Pot-au-noir. Voyage aux tropiques (II) (St-Pierre de la Martinique).

Jean Balde. — La Vigne et la Maison (V).

Emile Henriot. — Poésies.

Pierre Lafue. — Jeunes et vieux dans l'Europe d'aujourd'hui.

André Pavie. — Monnaie d'or et monnaie de papier.

André Honorat. — Les échanges intellectuels et la Société des Nations.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

Louis Latzarus : Chronique parisienne. — André de Ponchevile : A travers l'histoire. — François Foscaca : La Peinture. — Maurice Bex : La musique. — Marius André : Revues espagnoles et hispano-américaines. — Le carnet du liseur.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

(suite de la page 2)

que cele de Nipigon, dont le volume est si considérable? Et le Mississipi devrait s'appeler *Missouri* car, des deux branches qui le forment, le Missouri est le plus long de 1250 milles.

Certains fleuves, certaines rivières ont pour origine simplement une ou plusieurs sources (Seine, Garonne), d'autres sont issus de petites nappes lacustres, sur un plateau (Outaouais, Saint-Maurice), d'autres encore naissent au pied des glaciers (Fraser, Saskatchewan, Rhin, Rhône, Danube, Gange), d'autres s'alimentent à même de vastes nappes lacustres d'origine composite (Saint-Laurent, Nil).

Le régime des fleuves. — Les eaux que roule un fleuve sont sujettes à des variations de niveau et par conséquent de débit. Ces variations dépendent des conditions de la fonte des glaciers, des neiges, de la chute des pluies, de la température et du degré de perméabilité du sol.

Au Canada oriental, pays de plaine avec chute considérable de neige, c'est après la débacle—mi-avril, mi-juin—que les cours d'eau ont leur plus fort débit. Ils inondent leurs bords, en dégradant les accores et ne cessent de décroitre jusqu'à ce que se fassent sentir les pluies d'automne. Tel est aussi le régime des fleuves russes et sibériens.

Des fleuves tels que le columbia, le Fraser, le Rhin, le Rhône, issus de glaciers, ont leurs crues majeures en juillet, parce que c'est dans ce mois que fondent les neiges des montagnes et que les glaciers débitent le maximum d'eau.

Sous les latitudes moyennes, exemptes de saisons nettement pluvieuses, les variations des fleuves sont peu considérables et ne se produisent pas à une époque bien marquée.

Dans la zone tropicale il y a des saisons de pluies régulières; elles coïncident avec les passages du soleil du zénith. Aussi l'Orénoque, le Nil, le Gange, les fleuves chinois ont de fortes crues en été, tandis que le Madeira, le Paraguay, le Zambèze ont de fortes crues en hiver.

Les fleuves qui drainent des régions assez étendues pour couvrir des saisons de pluie discordantes, comme dans la zone intertropicale, ont un régime particulier. L'Amazone, qui coule dans le sens de l'équateur, ayant ses affluents de droite au sud de cette ligne et ses affluents de gauche au nord, les voit éprouver simultanément des crues et des baisses considérables; mais les crues se succèdent ainsi sans s'additionner, car les affluents de droite, au sud, se grossissent d'octobre à mars, et ceux de gauche d'avril à septembre. Le Congo a un régime analogue; abondant, avec variations de débit relativement faibles.

Divers facteurs naturels et humains peuvent influer sur le régime des cours d'eau. Une grande perméabilité du sol peut rendre le drainage plus subit, plus rapide, en empêchant les eaux de ruisseler; mais il est à redouter que ce sol, une fois saturé, par des pluies prolongées, se comporte à la façon de ceux qui sont le plus imperméables. Tel est le bassin de la Seine (France). Les forêts des monts et des plateaux s'opposent avec succès au ruissellement; elles retardent l'écoulement en jouant le rôle d'une éponge, ce qui atténue l'ampleur des crues et retarde l'époque des maigres. Les grandes surfaces lacustres sur le cours supérieur des fleuves atténuent l'ampleur des crues. Ainsi, grâce à ses grands lacs le St-Laurent ne subit pas d'aussi fortes crues que l'Outaouais. On estime que le lac de Constance diminue des deux tiers les crues du Rhin. Les barrages créant des lacs artificiels, comme celui de Gouin, sur la Saint-Maurice, jouent le même rôle. Quant aux jetées et aux autres travaux d'art destinés à amender le lit des cours d'eau, leur effet est problématique. Les rivières qu'on a le moins travaillées sont encore les plus sages, a-t-on dit.

Longueur et volume des fleuves. Pour apprécier l'importance naturelle d'un fleuve il faut tenir compte de sa largeur et de sa longueur, qui n'est pas la distance séparant sa source de son embouchure, mais le cours que représente chacun des méandres qu'il décrit. C'est avant tout le *débit*, c'est-à-dire le *volume* des eaux que roule un fleuve, qui donne l'idée la plus exacte de sa puissance. Le cours du Mississipi-Missouri et celui du Nil excèdent de plusieurs centaines de milles le cours du fleuve des Amazones. Cependant, ce dernier passe à juste titre pour le fleuve le plus important du monde. En effet, son débit, qui oscille entre 110,000 et 130,000 verges cubes par seconde, est quatre fois plus considérable que celui du Mississipi, cinq fois plus considérable que celui du Saint-Laurent, et sept fois plus considérable que celui du Nil.

E.M.

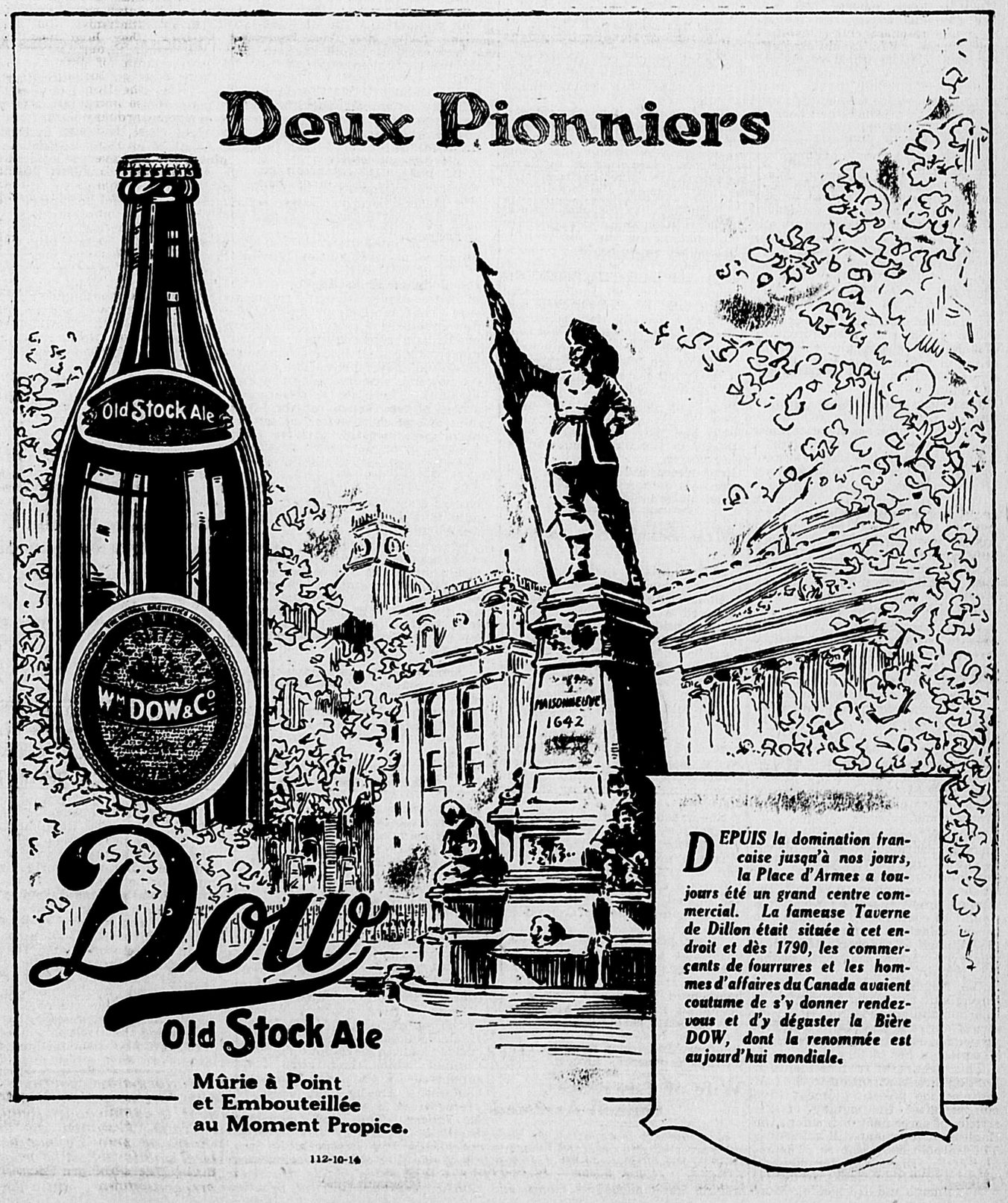
La Boyne et les orangistes

(suite de la 1ère page)

e na d'autres, où l'on est tenté de les remercier de cette brutalité d'animosité qui tient les sentinelles en éveil, et empêche une race pacifique de s'endormir dans une quiétude repue, à portée d'ennemis hypocrites et sournois. En tout temps, ils fournissent un spectacle pittoresque et leur cirque concurrence avec succès Barnum et les frères Ringling.

Jules PICARD.





TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

COLONEL ANGLAIS ASSASSINE AU CAIRE

Le paie-maître de l'armée anglaise en Egypte est tué dans la rue.

Le Caire, 15 (S.P.A.) — Le colonel Biggott, paie-maître de l'armée anglaise a été tiré à bout portant comme il passait dans la rue en uniforme. L'assaillant est disparu. On désespère de sauver le colonel.

LES ARABES SONT MONTES

Mécontents des termes ...andat britannique sur la Palestine, ils veulent protester — On craint les désordres.

Londres, 15.—(S.P.A.).—Une grève d'Arabes dans toute la Palestine et la Trans-Jordanie qui a été déclarée hier pour protester contre les termes du mandat britannique, donne lieu à une situation inquiétante. C'est ce que dit une dépêche du Caire envoyée au "Daily Express".

Quoique le chômage soit général, l'ordre se maintient. Cependant la moindre étincelle pourrait provoquer une immense conflagration.

CHEZ LES PÈRES DE STE-CROIX

LE R. P. MONDOU DEVIENT SUPERIEUR DU COLLEGE SAINT-LAURENT. AUTRES NOMINATIONS.

Plusieurs changements importants viennent d'être opérés dans la communauté des Clercs de Sainte-Croix, à la suite de la retraite annuelle. Voici les principaux.

Au collège de Saint-Laurent, le R. P. Ed. Mondou, devient supérieur; le R. P. Eug. Daoust, assistant-supérieur; le R. P. Bruncault, préfet de discipline et le R. P. Chauvin, économe. Le R. P. Plouffe, de Memramcook, revient à Saint-Laurent comme professeur

Les RR. PP. Crevier et Cyr iront à Saint-Césaire, comme aumôniers.

Au collège de Memramcook, les RR. Pères Metivier, Gendreau et Pashen se rendront comme professeurs.

A l'Oratoire Saint-Joseph, les RR. Pères Beaulieu et Lapointe seront attachés à la desserte du sanctuaire.

Le R. P. Fiset sera aumônier du collège Notrte-Dame, et le R. P. Blais, aumônier à Carillon.

Deux nouveaux prêtres, MM. les abbés Eustache Gagnon et Joseph Beaudry enseigneront au collège Saint-Laurent, l'un la philosophie (1ère année) et l'autre la versification.

Frappé d'une syncope

Un vétéran du nom de James Dyme, est mort d'une syncope à Dorval, vendredi, en tombant à l'eau. M. Dyme et sa femme laissaient un yatch pour revenir sur le rivage, lorsque ce dernier, en posant le pied dans l'embarcation, fait un faux mauvement, qui l'a précipité dans les flots, et a fait chavirer l'embarcation. Les deux naufragés ont été aussitôt retirés, malheureusement Dyme était déjà mort. L'on crait qu'il a été frappé d'une syncope au contact de l'eau.

Une auto frappe un bambin

Un enfant de sept ans, Arthur Huot, 112, rue St-Just, a été frappé par une automobile, vendredi soir, rue Visitation, et a eu la jambe fracturée. Le chauffeur a ramassé sa petite victime et l'a transportée à l'hôpital.

Complets volés

Joseph Gushenley, 509, rue St-Dominique, est venu se plaindre, que les voleurs étaient entrés chez lui, hier matin, entre 11 heures et midi, à l'aide de fausses clefs et lui avaient enlevé deux complets évalués à $140.

Les détectives recherchent les vaches.

Nouvel index téléphonique

La compagnie du téléphone Bell commencera, lundi, la distribution à ses abonnés d'un nouvel index, daté de juillet 1922; c'est l'index le plus volumineux que la compagnie ait encore publié à Montréal; il est sensiblement plus volumineux que le précédent. Aux seuls abonnés de Montréal sont consacrées 259 pages. Les autres pages sont consacrées aux abonnés de la banlieue de la métropole. Le nombre total des pages de l'index même est de 272. Dans le district de Montréal il y a environ 85,000 appareils téléphoniques qui sont en usage.

L'index que la compagnie Bell publie en juillet est toujours le plus important de l'année, parce qu'il donne les changements d'adresses des gens qui ont déménagé au premier mai. La plus grande partie de ces changements affectent naturellement les domiciles quoiqu'il y ait toujours des changements assez nombreux parmi les établissements d'affaires.

Noyé dans le canal

Un garçonnet de quatorze ans, employé à la *Dominion Textile*, Albert Daoust, s'est noyé, hier midi, en prenant un bain. Il avait l'habitude de se baigner tous les midis. On croit qu'il a été saisi de crampes soudaines.

LA RESTAURATION DE L'AUTRICHE

ON VOUDRAIT FORMER UNE SOCIETE INTERNATIONALE.

Paris, 15 — Des négociations préliminaires dans le but de former une société internationale au capital de cinquante à soixante millions, qui si elles étaient menées à bonne fin, placeraient l'Autriche à la tête de toutes les nations de l'Europe centrale dans les progrès pour la restauration financière, ont été entamées par M. Henry Morgenthau, ancien ambassadeur américain en Turquie.

M. Mogenthau, qui a passé plusieurs mois en Allemagne et dans d'autres pays de l'Europe pour tâcher de trouver un programme de reconstruction, en a enfin découvert un pour l'Autriche qui a été lancé dans les milieux officiels autrichiens à un dîner donné à Vienne par M. Albert H. Washburn, ministre américain.

Pendant sa visite à Vienne, M. Morgenthau a vu beaucoup de banquiers qui lui ont déclaré qu'une grande partie de leur fortune se trouvait en lieu sûr en dehors de l'Autriche. Toutefois, si l'on organisait une banque internationale sur une base de monnaie or à Vienne, ils feraient revenir leurs capitaux dans le pays.

M. Morgenthau a été voir des banquiers américains, et continuera ses visites demain. Il se rendra ensuite en Italie.

"Une banque internationale établie à Vienne sur une base solide, a déclaré l'ancien ambassadeur, aurait une grande influence dans tous les Balkans. Elle aiderait au développement des usines hydro-électriques autrichiennes. J'ai tout lieu de croire qu'une importante compagnie de messageries américaines entreprendrait d'exploiter le tourisme."

Toronto perdrait de son importance

ON PARLE DE TRANSPORTER LES BUREAUX PRINCIPAUX DES CHEMINS DE FER NATIONAUX A MONTREAL.

Toronto, 15. — Quoique l'on ne sache pas d'une façon certaine quand sera nommé le nouveau bureau de direction pour administrer les chemins de fer nationaux du Canada, il semble pratiquement décidé que le gouvernement King enlèvera de Toronto le bureau chef de ce réseau.

Les bureaux exécutifs de la compagnie de chemin de fer Nord-Canadien étaient établis, à Toronto depuis l'époque de l'incorporation de cette compagnie; lorsque le Canada a acquis l'actif du Nord-Canadien et de ses subsidiaires les bureaux chefs ont été laissés à Toronto. Le bureau chef de la compagnie du Grand-Tronc cependant a toujours été à Montréal, depuis le milieu du siècle dernier.

Depuis que le pays est devenu propriétaire du Grand-Tronc cependant, on se demande si les quartiers généraux de tout le système devraient être établis à Nord-Nord, le Grand-Tronc, le Grand-Tronc Pacifique, le Transcontinental National et l'Intercolonial devraient être établis à Montréal ou à Toronto? On apprend de bonne source que le gouvernement King a décidé que les quartier généraux des chemins de fer nationaux ne seraient pas à Toronto. Il n'a pas été définitivement décidé cependant de les établir à Montréal. On dit que le gouvernement cherchera à mettre fin aux discussions qui ont toujours eu lieu à ce sujet en établissant à Ottawa des quartiers généraux pour la forme; c'est là que se réuniraient le bureau des directeurs. Mais les véritables bureaux exécutifs du réseau national seraient situés à Montréal; on établiraient à Toronto les quartiers généraux de l'une des grandes divisions proposées et comprenant les lignes de l'Ontario.

Mariage annulé

Le Juge Coderre a annulé, hier, un mariage conclu entre un Chinois, Henry Fong, disciple de Confucius et Florinda Maillet. Fong prétendait qu'il était de la religion chinoise et que sa femme était catholique et qu'en conséquence, le mariage était nul suivant les lois de la province, et que le pasteur Sproule n'avait pas le droit de faire cette union. Le juge a accordé la requête de Fong.

La Caisse de Saint-Eusèbe

LA QUATRIEME ASSEMBLEE GENERALE A EU LIEU LE 10 JUILLET. — LES BENEFICES BRUTES SONT DE $2,579.99. — RAPPORT DU PRESIDENT.

La quatrième assemblée générale de la Caisse Populaire de Saint-Eusèbe, de Montréal, a eu lieu le 10 juillet sous la présidence de M. le notaire Ernest Jasmin. M. l'abbé J.-N. Dupuis, curé de la paroisse et M. J.-B. Beaudoin, inspecteur du bureau central d'inspection et de surveillance, étaient présents.

Le président de la Caisse Populaire de Saint-Eusèbe a présenté lui-même son dernier rapport annuel et il s'est déclaré heureux de pouvoir informer les sociétaires que la marche de la Caisse durant l'année qui vient de se terminer a été marquée par des progrès constants et qui ont dépassé même les espérances de ses directeurs. En effet, l'actif total de la Caisse, à la date du 10 juillet courant, était de $59,606.37, dont $56,824.26 de prêts en cours, ce qui signifie que la Caisse a mis à la disposition de ses sociétaires de la paroisse de Saint-Eusèbe une somme de près de $57,000.

Les bénéfices bruts de la Caisse ont été de $2,579.99. Quant aux fonds de réserve, de prévoyage et de surplus, ils se chiffrent à $871.90.

A la fin de son discours, M. le notaire Jasmin a tenu à remercier bien sincèrement M. l'abbé Dupuis ainsi que tous les directeurs, le gérant de la Caisse Populaire de St-Eusèbe, les membres de la Commission de crédit et de surveillance pour le précieux concours qu'ils lui ont apporté et le dévouement inlassable qu'ils ont sans cesse témoigné à l'oeuvre de la Caisse.

Invité ensuite à prendre la parole, M. l'abbé Dupuis a proclamé que les belles paroles avaient partout leur place, mais que les actes valaient toujours mieux. Et séance tenante, il a remis un fort montant qui est allé au compte de la fabrique. Il a profité de l'occasion pour inviter ses paroissiens à suivre son exemple.

M. Beaudoin, du bureau central d'inspection et de surveillance, qui venait précisément de vérifier la tenue des livres de la Caisse, a déclaré aux sociétaires qu'il les avait trouvés parfaits en tous points. Il a cru devoir ajouter qu'il ne prévenait jamais les gérants de Caisses Populaires de ses visites.

L'orateur a insisté assez longuement sur l'importance de l'oeuvre des caisses populaires et a rappelé à l'assistance que ces organismes sociaux passeront à l'histoire comme ayant été le grand facteur de délivrance économique de notre race.

Explosion meurtrière

Canton, Mass., 15 (*S.P.A.*)— *L'édifice de la* Grow Tire Co., *a été presque entièrement détruit, par une explosion qui s'est produite vers neuf heures, ce matin.*

Sept personnes ont été tirées des ruines et transportées à l'hôpital.

Une nouvelle école à Sainte-Cécile

Les commissaires d'écoles du district nord ont reçu, hier, une délégation de contribuables et de pères de famille de la paroisse Ste-Cécile, composée de M. le curé Beaulac, du notaire Poirier, du Dr Mousseau, de MM. Provençal, J.-O. Bourget, F.-X. Séguin, A. Lévesque, de l'ex-échevin Fillon, et de MM. L.-V. Côté et Roméo Parent, avec une requête portant environ 600 signatures pour demander la construction d'une nouvelle école dans la paroisse Ste-Cécile.

Les délégués ont fait observer aux commissaires que le nombre de familles dans la paroisse s'était accru de 150 depuis l'an dernier; de 706 l'an dernier, il sera sous peu de 850: ils ont rappelé aussi que le chiffre des inscriptions durant le dernier exercice scolaire avait été de 861 élèves, que ne peuvent plus accommoder les maisons d'écoles actuelles. Au lieu de s'améliorer, la situation ne fera qu'empirer vu la fièvre de construction qui se manifeste dans le nord de la ville. Le nombre des familles et des enfants ne fera que s'accroitre avec les années. Il est temps de parer à la congestion.

Les commissaires ont reconnu la nécessité d'une nouvelle école et le bien-fondé de la demande.

La belle invention d'un Canadien français

M. Joseph Vigneault est l'inventeur d'un appareil d'opération électrique pour le chauffage par l'eau chaude ou par la vapeur des plus ingénieux. Grâce à cet appareil, qui est des plus simples, un logement de huit pièces peut être chauffé à un degré de chaleur constant, en dépit des changements subits de la température extérieure. D'après des expériences conduites devant les représentants des journaux, par M. J.-A. Coulombe, le gérant de la Cie "Système de Chauffage Radio Ltée", il fut constaté qu'un volume d'eau froide de 10 gallons se réchauffe dans peu de temps à une température de 212 degrés et ceci en n'utilisant pas plus d'électricité qu'il n'en faut pour chauffer un fer à repasser. Ainsi l'on pourra, durant la saison d'hiver, chauffer un logement de pièces à un coût total de 20 à 30 cents par jour suivant la température. Ordre a été donné à la maison Marion & Marion d'effectuer des demandes de brevêts d'invention au Canada, aux Etats-Unis et dans dix autres pays.

(Communiqué)

Renflouement du "Spray"

CE REMORQUEUR EST MAINTENANT A FLOT.

Sorel, 15. On croit que le remorqueur "Spray", qui a coulé il y a déjà quelque temps à la suite de sa collision avec le "Cairndhu," sera complètement renfloué d'ici ce soir. Ce matin, alors que les travaux se poursuivaient de façon très active, il était à environ deux cent cinquante à trois cents pieds de la grève et à près de sept pieds sous l'eau.

M. A.-A. Larocque, gérant-général de la Sincennes-McNaughton Line à laquelle appartenait le remorqueur, surveillera lui-même aujourd'hui les derniers travaux. Celui-ci a déclaré que les six victimes qui sont demeurées à bord depuis la nuit du sinistre pourront être remises, probablement ce soir, entre les mains des entrepreneurs de pompes funèbres dont les services ont été retenus à l'avance.

ARRIVAGES A MONTREAL

Le "Melita", de la compagnie du Pacifique Canadien, est arrivé samedi à Montréal, venant d'Anvers, Southampton et Cherbourg avec 242 passagers de cabine et 345 de troisième classe.

Deux autres océaniques à passagers venant d'Europe sont attendus à Montréal au cours de la journée de dimanche, savoir: Le "Canopic" de la ligne White-Star Dominion; et l'"Andania," de la ligne Cunard.

Par contre trois navires ont quitté Montréal samedi avant-midi: le "Tunisian," de la compagnie du Pacifique Canadien; le "Megantic," de la ligne White-Star Dominion, et le "Saturnia", de la ligne Anchor-Donaldson.

MOUVEMENTS DES NAVIRES

Le **Metagama**, de la compagnie du Pacifique Canadien, est parti vendredi de Glasgow à destination de Montréal.

Le **Scotian**, de la même compagnie, est arrivé samedi à Glasgow.

Le **Minnedosa**, de la même compagnie, est parti vendredi de Liverpool à destination de Montréal.

LeMinnedosa, de la même compagnie, venant de Montréal, est arrivé vendredi soir à Anvers.

Le **Tyrrhenia**, de la ligne Cunard, est parti vendredi de Liverpool à destination de Montréal,, via Greenock où il a pris les passagers qui devaient s'embarquer à bord du **Cassandra**.

L'**Empress fo Asia**, de la compagnie du Pacifique Canadien, est parti de Hong-Kong à une heure, jeudi après-midi, à destination de Yokohama et Vancouver.

PROCHAINS ARRIVAGES A NEW-YORK

Voici une liste des principaux navires venant de différents ports européens et qui sont attendus prochainement à New-York.

Attendus le 15 juillet: le **Scythia**, parti de Liverpool le 5 juillet; le **Lapland**, parti d'Anvers le 6 juillet.

Attendus le 16 juillet: l'**Adriatic**, parti de Liverpool le 8 juillet; le **Columbia**, parti de Glasgow le 8 juillet.

Attendus le 19 juillet: le **Pres. Van Buren**, parti de Londres, le 8 juillet; le **Mongolia**, parti d'Hambourg, le 8 juillet; le **Homeric**, parti de Southampton le 12 juillet.

Attendus le 21 juillet: l'**America**, parti de Brême le 11 juillet; le **Resolute**, parti d'Hambourg le 11 juillet.

Attendu le 23 juillet: le **Ryndam**, parti de Rotterdam le 12 juillet.

NAVIRES DANS LE PORT

Trente-cinq navires de catégories diverses sont actuellement dans notre port, dont voici les noms:

Canadian Raider, de la marine du gouvernement, section 43.

Canadian Rancher, de la marine du gouvernement, au quai Vickers.

Canadian Trapper, de la marine du gouvernement, section 43.

Mina Brea, Imperial Oil Co. section 101.

Positlipo, Canadien Pacifique, hangar 19.

Piave, Canadien Pacifique, section 28.

Aledo, Quackenbush and Hancock, section 7.

Norefjord, Pacifique Canadien, *Erroll*, New Zealand Shipping Co., hangar 47.

Canadian Challenger, de la marine du gouvernement, quai Vickers.

Canadian Pioneer, de la marine du gouvernement, hangar 14.

Horeda, Canada SS. Lines, hangar 18.

Bosworth, Pacifique Canadien, hangar 19.

Cairngowan, Robt. Reford Co., hangar 11.

Canadian Trooper, de la marine du gouvernement, hangar 5.

Canadian Logger, de la marine du gouvernement, section 46.

Fishpool, Walford Shipping Co.

Bayeskimo, Hudson's Bay Co., hangar 44.

Hindustan, Walford Shipping Co, section 6.

St. Anthony, Quackenbush and Hancock, section 5.

Astoi Mendi, Thos. Harling and Son, section 7.

Geo. M. Embiricos, Thomas Harling and Son section 5.

Kenbane Head, McLean Kennedy, hangar 13.

Vedic, White Star-Dominion Line, hangar 6.

Elizabeth R., Eaton-Nelligan Co., section 9.

Manchester Division, Furness Withy and Co., hangar 16.

Canadian Cruiser, de la marine du gouvernement, section 62.

Trompenberg, Elder Dempster and Co.

Wearpool, Kalford Shipping Co, section 6.

Certo, Eaton, Nelligan Co., section

Gurth, Canada S. S. Lines, hangar 18.

William Blumer, T. R. McCarthy, Regd, section 8.

Seatwell, Robert Reford and Co., 5.

Cornish Point, Furness Withy and Co., hangar 16.

Canadian Volunteer, de la marine du gouvernement, section 10.

Des règlements importants

LES REGLES DU CONSEIL FIXENT LES PROCEDURES A SUIVRE, QUAND LE CONSEIL CHARGE UN COMITE SPECIAL D'ETUDIER UNE QUESTION PARTICULIERE

Le conseil nomme, de temps à autre, des comités d'études, chargés de considérer à fond les questions d'un caractère spécial qui lui sont soumises et qui exigent un peu plus de soin avant d'être résolues.

Dans l'occurrence, ce sont des membres du conseil qui font partie de ces comités ou commissions d'étude, et les règles du conseil en définissent clairement les attributions ainsi que la procédure à suivre. Voici ce qu'elles prescrivent:

LES COMMISSIONS ECHEVINALES

Le conseil pourra de temps à autre nommer des commission d'étude ou d'investigation.

Aucune assemblée d'une commission ne sera convoquée si ce n'est par avis préalable d'au moins 24 heures.

Aucune commission ne se réunira pendant que le conseil siégera.

Les membres du conseil peuvent assister aux réunions de toute commission, et, avec la permission de celle-ci, prendre part aux délibérations, mais n'ont pas le droit d'y voter.

Lorsque l'intérêt public l'exigera, toute commission pourra se réunir à huis clos et les personnes qui n'en feront pas partie pourront être exclues de la salle des délibérations.

L'échevin qui présentera un règlement, une requête, ou une motion sur tout sujet qui sera renvoyé à une commission fera partie de cette commission.

Une majorité des membres du conseil nommés pour former une commission constituera un quorum, à moins que le conseil n'en décide autrement.

Les assemblées des commissions seront convoquées par le président, ou, en son absence, par le président intérimaire, de la manière ci-après prescrite, et, dans le cas, où l'un ou l'autre refuserait ou négligerait de ce faire, elles pourront être convoquées par trois des membres de telles commissions.

Le président présidera chaque assemblée et votera sur toutes questions soumises, à moins qu'il ne soit personnellement intéressé dans la matière ainsi soumise, et, dans le cas de partage égal des voix, la question sera considérée comme décidée dans la négative.

En l'absence temporaire du président de la Commission, le doyen de ses membres ou celui que la commission aura choisi présidera durant toute l'assemblée ou jusqu'à l'arrivée du président.

Lorsqu'il s'agira de voter sur une question quelconque, les votes des membres de la Commission seront enregistrés, si l'un d'eux le demande.

Si, dans les vingt minutes qui suivent l'heure fixée pour la réunion d'une commission, ceux qui sont présents ne forment pas un quorum, tout membre de cette commission alors présent peut, après avoir fait constater par le secrétaire qu'il n'y a pas de quorum, quitter la salle de la commission, et faire inscrire son nom comme présent dans le registre régulier des procès-verbaux et, dans ce cas aucune affaire ne peut être expédiée à cette réunion, quand même il y aurait subséquemment un quorum, à moins que le ou les membres de la Commission qui se seront absentés ne reviennent prendre leurs sièges.

Il sera du devoir du secrétaire de chaque commission sous la surveillance générale de la ville:

1o — de donner par écrit avis de chaque assemblée de telle commission à ses membres ainsi qu'au maire et aux fonctionnaires dont la présence est requise, cet avis devant être transmis au moins un jour franc avant l'assemblée, à la résidence ou à la place ordinaire d'affaires de chacun des membres de ladite Commission.

2o — d'assister à toutes les assemblées de la commission et d'inscrire dans un registre les procès-verbaux des séances, ainsi que les ordres donnés et des demandes faites à chaque assemblée.

3o — de faire part au conseil et aux intéressés des décisions de la commission:

4o — de préparer le rapport de la commission et de le faire signer par la majorité de ses membres, avant de le soumettre au conseil.

Les devoirs généraux de toutes les commissions seront de faire rapport au Conseil, toutes les fois que celui-ci l'ordonnera ou aussi souvent qeu les intérêts de la ville l'exigeront, sur toutes affaires se rattachant au devoir qui leur sont respectivement imposés, et de recommander au Conseil l'adoption, relativement à telles affaires, des mesures qu'elles jugeront nécessaires.

Les procès-verbaux des délibérations de toutes les commissions seront fidèlement inscrits dans un livre à cette fin, et, à chaque semaine, le procès-verbal de la séance précédente sera soumis pour être approuvé ou amendé et après avoir reçu l'approbation de la majorité des membres présents de la commission sera signé par le président.

Le rapport de la majorité des membres présents constitue le rapport de la commission. Lorsqu'un rapport sera fait par la minorité, il devra se lire comme suit: "Les soussignés, constituant la minorité de la commission", etc.

Les membres d'une commission qui n'approuvent pas un rapport en tout ou en partie peuvent le signer "sous réserve", afin de permettre qu'il soit soumis au Conseil, se réservant ainsi le droit de parler ou de voter contre les suggestions qui y sont faites.

Lorsqu'un nombre suffisant des membres d'une commission ne pourront s'accorder sur un rapport au sujet d'une question qui lui aura été soumise, le président de telle commission soumettra au conseil un rapport spécial des délibérations, afin que ce dernier puisse en venir à une décision.

Le Conseil pourra, après avoir soumis une question à une commission, disposer de cette question, avant que cette dernière lui ait fait un rapport, pourvu qu'il ait donné à ladite commission un avis de huit jours à cet effet.

LES RAPPORTS

Le greffier ne mettra devant le conseil aucun rapport entrainant une dépense d'argent qui ne portera pas un certificat du contrôleur de la ville établissant qu'il y a des fonds disponibles pour cette dépense. Il ne mettra non plus devant le conseil aucun rapport qui ne lui aura pas été remis avant dix heures de l'avant-midi le jour de l'assemblée.

Le greffier ne mettra non plus devant le conseil aucun rapport du comité exécutif à moins qu'une copie des procès-verbaux dudit comité contenant toute la procédure relative à l'adoption dudit rapport n'y soit attachée.

Lorsque le comité exécutif soumettra au conseil un rapport demandant des crédits, il devra, dans chaque cas, annexer à son rapport un estimé et un devis détaillés du chef de service indiquant le coût des travaux dont on recommande l'exécution ainsi que les matériaux et fournitures dont on recommande l'achat, donnant les raisons pour lesquelles ces recommandations sont faites, spécifiant la manière dont l'argent doit être dépensé et indiquant l'endroit où les travaux doivent être exécutés et la nature de ces travaux.

REQUETES ET COMMUNICATIONS

Toute requête, communication ou demande par écrit destinée à être soumise au Conseil doit porter au verso le nom du requérant et la substance de sa demande; l'endos seulement sera lu par le greffier de la Cité à moins qu'un membre du Conseil n'exige la lecture au long du document.

Toutes requêtets ou autres communications sur un sujet du ressort du Comité Exécutif ou de quelqu'une des commissions du Conseil seront sur présentation audit conseil, renvoyées sur motion à cet effet à la commission compétente ou au Comité Exécutif à moins qu'il n'en soit autrement ordonné par le Conseil.

Le lion du maire

Depuis que le maire Martin a obtenu des bureaux à l'annexe de l'hôtel de ville, un monstre en pierre s'élève en face de la fenêtre de son bureau particulier comme pour monter la garde. M. Trépanier s'est enquis, hier, auprès du conseil et du comité exécutif de la provenance de ce monument peu gracieux, avec prière d'indiquer si c'est un hippopotame, un chien, un âne ou autre chose.

M. Brodeur a pris la chose en badinant, pour dire: "C'est un commencement de lion, qui pourra s'améliorer avec l'âge!"

Le maire s'est esclaffé comme tout le monde.

PREMIERE REUNION DU CONSEIL DE LA LIGUE DES NATIONS,

Elle commencera lundi au palais St. James à Londres — Le comte Balfour présidera les séances Les questions qui y seront discutées.

Londres, 15.— (S.P.A.)— Le Conseil de la Ligue des nations se réunira pour la première fois depuis son organisation. L'assemblée se tiendra dans le palais de St-James et commencera lundi prochain.

Le comte Balfour présidera les séances. La France sera représentée par M. Viviani, l'Italie par le marquis Imperiali di Francaville, la Belgique par Paul Hymans, le Japon par le vicomte Ishii, l'Espagne par M. Quinones de Leon, le Brésil par Domociio da Gama et la Chine par son chargé d'affaires à Londres.

La Yougo-Slavie, l'Autriche, la Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie et l'Albanie envoient des délégués.

Parmi les vingt-deux questions qui se trouvent sur le programme on remarque la réduction des armements, le traitement aux minorités, le trafic des femmes et des enfants, les déportations de l'Asie Mineure, le commerce de l'opium, les mandats sur la Palestine, sur la Syrie et autres pays, etc.

Le conseil a reçu deux dons substantiels du comité de secours américain et de la Croix-Rouge américaine. Ces fonds sont destinés à secourir et à faire évacuer les réfugiés russes qui se trouvent à Constantinople.

ON SE BAT A LIMERICK

La bataille fait rage depuis sept heures, samedi matin.

Dublin, 15. (S.P.A.) — La bataille fait rage à Limerick depuis sept heures, ce matin. Les troupes régulières occupent des positions favorables. Mercredi, elles ont capturé un poste important. Dans l'action elles ont tué un homme et en ont pris treize.

Par ailleurs, les troupes républicaines occupent toutes les casernes à Waterford. Les chemins qui conduisent à la ville sont minés. Les républicains concentrent leurs forces sur Castlebar et Foxford, dans le comté de Mayo.

A SLIGO

Belfast, 15 (S.P.A.) — D'après quelques rares nouvelles que laissent passer les autorités militaires, la bataille dure depuis dix jours à Sligo. Toutes les affaires sont arrêtées et la population s'est enfuie dans les autres parties du pays.

A Collooney, les troupes de l'Etat libre tentent de déloger les forces républicaines mais avec fort peu de succès.

La part de Québec

Orillia, Ont., 15. — Le secrétaire du comité du troisième centenaire de Champlain vient de recevoir une lettre de M. L.-A. Taschereau, premier-ministre de la province de Québec, qui annonce que son gouvernement a décidé de faire un don de $5,000 pour le monument de Champlain qui doit être érigé à Orillia, à l'occasion du trois centième anniversaire de l'arrivée de la race blanche en Ontario. M. Taschereau dit qu'il espère que ce don servira à resserrer les liens qui unissent les provinces soeurs.

Ce don généreux du Québec va permettre au comité de faire terminer le monument; les travaux avaient dû être temporairement interrompus. Le comité a cependant encore besoin d'une somme assez considérable pour mener à bonne fin le projet qu'il a entrepris.

Bref demandé

Me J.-H. Loranger a présenté, hier matin, en Cour de pratique une requête pour bref d'habeas corpus au nom de Sam Voskoboinik contre M. Nap. Séguin.

Il a été condamné par le juge Lanctôt à mille dollars d'amende ou à deux mois de prison. L'intention du juge était de condamner à une peine alternative de douze mois de prison, mais soit par distraction, soit autrement, des pièces de procédures ont porté le chiffre 2 mois. Lorsque le juge a rédigé son jugement, il a marqué douze mois.

Me Loranger prétend que le terme de deux mois expiré, le prisonnier doit être relâché puisque le bénéfice du doute doit lui être connu. Le bref a été accordé, rapportable mardi.

Des incendies voulus

La Commission des incendies fait une enquête intéressante de ce temps-ci. Il est à peu près prouvé qu'une bonne partie des incendies qui éclatent ont été allumés criminellement, et certaines gens pour ce but paraissent affectionner l'huile de pétrole.

Ainsi lors de l'incendie au no 4500, est, rue Notre-Dame, les pompiers ont trouvé de l'huile répandue autour de la glacière où le feu avait commencé. Un pompier qui a eu la malencontreuse idée d'ouvrir ladite glacière a failli asphyxier un camarade, tant la viande sentait mauvais.

Le proprio, Sam Cohen, a avoué que ses affaires allaient assez mal. Il dit ignorer l'origine du feu. Joseph Cohen, le neveu de Sam qui tient le magasin en compagnie de son oncle, a affiché une telle ignorance de tout ce qui était arrivé, que le commissaire Latulippe lui a déclaré qu'il devait en savoir plus long.

Pour aider l'immigration

Edmonton, 15. — Le gouvernement provincial nommera deux représentants de l'Alberta pour faire partie d'un nouveau comité d'immigration pour tout le Canada. C'est ce qu'a annoncé le premier ministre, M. Greenfield, à la suite d'une conférence de son cabinet avec M. Charles Stewart, ministre fédéral de l'immigration et de la colonisation; au cours de cette conférence, on a parlé d'une coopération plus étroite entre les gouvernements fédéral et provinciaux pour amener des colons au pays.

Le nouveau projet tel que décrit par M. Stewart comporte l'établissement d'un comité permanent, dont feront partie des représentants de toutes les provinces, généralement un homme et une femme pour chacune des provinces. Ce comité aidera le gouvernement de ses conseils.